

É T U D E S
S L A V E S
ET
EST-EUROPÉENNES



S L A V I C
AND
EAST-EUROPEAN
S T U D I E S

Volume III

Automne 1958 Autumn

Part 3

Articles :

Hommage à S. S. le Pape Jean XXIII

Chan. ARTHUR SIDELEAU et THÉODORE F. DOMARADZKI

Dialect Vocabulary in the Old Kievan Literature

CONSTANTINE BIDA

Influences irlandaises dans la christianisation
des Slaves polabes et des Polonais

JEAN STAUBER

Synonyms in Modern Russian

JOHN GROSEBERG

Quelques aspects phénoménologiques
de la poésie contemporaine russe (1953-1958)

ROSTISLAV PLETNEV et VLADIMIR GREBENSCHIKOV

Publié par :

LE CENTRE
D'ÉTUDES SLAVES



Published by :

THE DEPARTMENT
OF SLAVIC STUDIES

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

COMITÉ DE RÉDACTION

PRÉSIDENT D'HONNEUR

RÉDACTEUR EN CHEF

NICOLAS ARSENIÉV
*Université de Montréal,
Fordham University*

JEAN-CHARLES BONENFANT
Université Laval

WATSON KIRKCONNELL
President, Acadia University

JOSEPH KIRSCHBAUM
*Université de Montréal,
University of Toronto*

VICTOR LITWINOWICZ
McGill University,

MGR OLIVIER MAURAUULT
ex-Recteur de l'Université de Montréal

MILOS MLADENOVIC
McGill University

Mgr IRÉNÉE LUSSIER, P. D.
Recteur de l'Université de Montréal

THÉODORE F. DOMARADZKI
Directeur du Centre d'Etudes Slaves

EDITORIAL COMMITTEE

HONORARY PRESIDENT

EDITOR

ANTOINE PAPLAUSKAS-RAMUNAS
Université d'Ottawa

MGR IRÉNÉE PINARD
*Recteur de l'Université
de Sherbrooke*

PIERRE RADWANSKI
Université de Montréal

JAROSLAV RUDNYCKYJ
University of Manitoba

CHANOINE ARTHUR SIDELEAU
*Doyen de la Faculté des Lettres,
Université de Montréal*

RODERICK P. THALER
Bishop's University

ABBÉ MICHEL ZALESKY
Université de Montréal

ASSISTANTS :

DÉSIRÉ HECKENAST, GILLES-R. LEFEBVRE, GRAHAM LINDSAY
JACQUES MONTPETIT, GERALD MORGAN, GEORGES SKVOR, ANNA STEARNS

LES ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES
sont publiées quatre fois par an, par le
Centre d'Etudes Slaves de l'Université de
Montréal.

Prix d'abonnement annuel : \$4.00

Prix d'un exemplaire : \$1.25

Les opinions exprimées par les auteurs ne
sont pas nécessairement celles du Comité
de Rédaction.

Toute correspondance doit être adressée à
M. Théodore F. Domaradzki, Directeur du
Centre d'Etudes Slaves de l'Université de
Montréal, C. P. 6128, Montréal, P. Q.,
CANADA.

The SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES are
published four times a year by the Depart-
ment of Slavic Studies, University of Mont-
real.

Yearly subscription : \$4.00

Single copy : \$1.25

The views expressed by the authors are not
necessarily those of the Editorial Committee.

All correspondence should be addressed to
Prof. Theodore F. Domaradzki, Director,
Department of Slavic Studies, University
of Montreal, P. O. Box 6128, Montreal,
P. Q., CANADA.

BUREAU DE RÉDACTION — EDITORIAL OFFICES

2900, BOULEVARD MONT-ROYAL, SALLE E'416
TÉL. REGENT 3-9951, POSTES : 224 ET 256
MONTRÉAL, P. Q., CANADA

COPYRIGHT 1956, BY UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
PRINTED IN CANADA BY IMPRIMERIE EXCELSIOR, N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL, P. Q.
AUTORISÉ COMME ENVOI POSTAL DE LA DEUXIÈME CLASSE, MINISTÈRE DES POSTES, OTTAWA

É T U D E S

S L A V E S

et

EST-EUROPÉENNES

S L A V I C

and

EAST-EUROPEAN

S T U D I E S

Publication du
Centre d'Etudes Slaves
de l'Université de Montréal.

A publication of the
Department of Slavic Studies,
University of Montreal.

Volume III, Fasc. 3

Automne 1958 Autumn

Volume III, Part 3

S O M M A I R E — S U M M A R Y

A R T I C L E S

PAGES

Hommage à S. S. le Pape Jean XXIII,

Chanoine ARTHUR SIDELEAU, *Doyen de la Faculté des Lettres*, et
Théodore F. DOMARADZKI, *Directeur du Centre d'Etudes Slaves*,
Université de Montréal 131

Dialect Vocabulary in the Old Kievan Literature,

Constantine BIDA, *Professor at the University of Ottawa* 133

Influences irlandaises dans la christianisation des Slaves polabes
et des Polonais,

Jean STAUBER, *Professeur à l'Université de Montréal* 143

Synonyms in Modern Russian,

John GROSBERG, *Member of the Institute for the Study of the U.S.S.R.* . . 154

Quelques aspects phénoménologiques de la
poésie contemporaine russe (1953-1958),

Rostislav PLETNEV et Vladimir GREBENSCHIKOV, *Professeurs à*
l'Université de Montréal 160

M I S C E L L A N E A

Nécrologie :

Kazimierz NITSCH, par T. F. DOMARADZKI 184

Recensions :

Boleslaw Chrobry (Boleslaw the Valiant), Andrzej GOLUBIEW
(J. G.) 184

Notes :

Commentaires à l'affaire Pasternak (R. V. P.) 189
The Slavic Onomastics at the 6th International Congress of
Onomastic Sciences (Munich, 1958) 191

La rédaction tient à remercier :

The Editor wishes to thank :

Son Eminence le Cardinal Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal,

l'Université de Montréal,

le Gouvernement de la Province de Québec,

l'Association de Slavistes et de Spécialistes Est-Européens du Canada de l'Est,

*de leur généreuse contribution
aux frais de publication du
présent fascicule.*

*for their generous contribution
to the costs of the publication
of this fascicle.*

Hommage à S. S. le Pape Jean XXIII

Le Centre d'Etudes Slaves de l'Université de Montréal participe à la joie universelle qui a marqué l'élévation de l'Eminentissime Cardinal Angelo Giuseppe Roncalli au Siège du Souverain Pontificat.

La mort de Sa Sainteté le Pape Pie XII a plongé le monde dans une profonde tristesse. Avec lui, c'est le plus éminent artisan de la paix qui a disparu, et pour les Slaves catholiques, celui qui avait tellement à cœur le sort de tant de peuples, menacés et persécutés à cause de leur attachement séculaire au trône de Pierre.

Pour les universitaires, c'est une grande satisfaction que de voir sur le Siège de saint Pierre un ancien professeur de Grand Séminaire, l'ancien aumônier général des universitaires italiens et le fondateur de la première Maison d'étudiants en Italie.

En sa qualité de Délégué apostolique en Bulgarie, en Turquie et en Grèce, ainsi qu'en celle d'administrateur apostolique du vicariat latin à Constantinople, il a eu l'occasion de se familiariser avec les problèmes de l'Europe orientale, d'apprendre le bulgare et de s'initier au russe. Durant son séjour dans ces pays, il a conquis le cœur des populations même non-catholiques. C'est l'admiration des Bulgares et des Russes pour l'esprit charitable et l'amabilité personnelle de Monseigneur Angelo Giuseppe Roncalli et leur gratitude pour l'œuvre accomplie par lui en Bulgarie que témoignait, dans un touchant discours radiodiffusé à Montréal, un distingué théologien orthodoxe russe, ancien séminariste de Sofia.

Les slavistes montréalais ont déjà été honorés par un message de Sa Sainteté le Pape Pie XII, qui daignait exprimer le souhait que le Centre d'Etudes Slaves de l'Université de Montréal, lequel « se propose de favoriser la connaissance des problèmes et des langues slaves, et de contribuer ainsi à une meilleure compréhension entre les hommes » — par le rayonnement de sa Revue — « trouve une audience plus large auprès des hommes soucieux de la connaissance du monde slave ».

Les espoirs de ce Centre d'Etudes Slaves reçoivent une nouvelle inspiration dans les paroles du premier radiomessage de Sa Sainteté Jean XXIII au monde entier, du 29 octobre 1958 : « Notre pensée

s'adresse tout spécialement aux évêques, aux prêtres, aux religieuses et à tous les fidèles qui vivent dans les nations où la religion catholique n'a aucune liberté ou qui ne jouit de celle-ci qu'en partie, où les droits saints et sacrés de l'Eglise sont piétinés de façon téméraire, où les pasteurs légitimes sont exilés, relégués ou empêchés d'accomplir librement, comme il se doit, leur ministère. Nous voulons qu'ils sachent que Nous partageons leurs peines, leurs souffrances et leurs amertumes et que nous supplions le Seigneur, source de tout bien, pour qu'Il mette finalement un terme à ces persécutions inhumaines, qui non seulement sapent la tranquillité et la prospérité des peuples, mais sont en contraste flagrant avec la civilisation moderne et avec les droits de l'homme, acquis depuis si longtemps. Que Dieu éclaire l'esprit des chefs de ces nations, qu'Il pardonne aux persécuteurs et qu'Il accorde à ceux qui jouissent de la liberté légitime, des temps meilleurs et plus heureux ».

Sa Sainteté Jean XXIII ne s'est pas limité aux contacts avec les Slaves orientaux ; il a notamment visité Prague, centre de l'adoration de l'Enfant Jésus en Tchécoslovaquie, et il s'est rendu compte du profond sentiment religieux qui anime les catholiques tchèques et slovaques. Il connaît bien aussi le rôle que la Pologne a rempli, à travers les siècles, pour la défense de la chrétienté et de la civilisation romaine. Il a visité Varsovie, Cracovie et Czeszochowa. Pour la Madone du sanctuaire de cette dernière ville, il a une dévotion spéciale qu'il manifesta, récemment, le 4 novembre 1958, lors de son couronnement, en s'adressant à Son Eminence le Cardinal Wyszynski, Primat de Pologne : « Czeszochowa, Czeszochowa ! Faites qu'on prie pour Nous devant la Mère de Dieu ».

Aux slavistes de l'Université de Montréal, dont la devise est « Fide splendet et scientia », incombe la tâche de contribuer de leur mieux à la victoire de la conception chrétienne, dans la lutte idéologique qui se poursuit, surtout dans les domaines de la science et de l'éducation, entre l'impérialisme athée et le monde libre. Ce n'est pas par la force des armes, mais par celle de la foi, de l'esprit et de la science au service de la vérité, de l'ordre et de la paix que le monde peut trouver le salut.

Chanoine Arthur SIDELEAU et Théodore F. DOMARADZKI

Dialect Vocabulary in the Old Kievan Literature

by

CONSTANTINE BIDA

As is known, there is a hypothesis that during the pre-Mongolian period the Kiev territory was inhabited by the population which, when pushed northward by the Mongolian invasion in the 13th century, left that territory free for colonization by the predecessors of the Ukrainian people who came from the West and settled in the vast area of the present-day Ukrainian ethnic territory with its center in Kiev. M. Pogodin, notable Russian historian, was the founder of this theory. In his *Zapiska o drevnem russkomazykye*¹ he sets forth his main thesis. In 1905, O. I. Sobolevskij, the brilliant linguistic mind, in his study *Drevnekievskij govor*², supported Pogodin's historical theory by providing it with seemingly logical evidence, that the language of the Old-Kievan literature (that is of the 11th and 12th centuries in particular) betrays much closer relationship with the Bielorrussian and Russian languages than with that used in the Galician and Volhynian literatures.

This hypothesis promoted by two brilliant minds of Russian historiography and linguistics, and discussed for almost half a century in the Russian philology enriched tremendously the linguistic literature dealing with the above-mentioned problem.

Chronologically it was M. Maksymovych who first in the series of his *Filologicheskie Pisma k M. P. Pogodinu*, and in other series *Novye pisma k Pogodinu* launched a dispute and soon found ardent and reliable supporters in scholars like Professor O. O. Kotlarevskyj (1862) and even in O. M. Pypin. The latter decisively rejected Pogodin's hypothesis in the third volume of his *Istoria russkoj etnografii* (1891).

An outstanding linguist and philosopher, O. Potebnia, rejected in principle Pogodin's conception by presuming the lack of major differentiation among the Eastern Slavic dialects in the pre-Mongolian period.

However, the main debate took place between Sobolevskij and A. Krymskij, a debate concerning not only the question of linguistic features of Old-Kievan literature but also the question of which of the two nations, the Russian or the Ukrainian, may claim with greater justification to be the descendants of the Old-Kievan Polonians.

In his essay *Drevnekievskij Govor*, Krymskij positively stressed the continuity of the formative process of the Ukrainian language and the identity of the Old Polonian dialect with that of the present-day Kiev territory extending as far to the south as Ros' river — at one time the southern frontier of the Kievan principality.

In Krymskij's opinion the present-day central and northern Kievan dialect is that of old Polonians and the literature written in that territory in the 11th and 12th centuries contains phonetical, morphological and lexical features present in modern literary Ukrainian.

According to Krymskij's assertion two Svyatoslav Miscellanies, of the years 1073 and 1076, are models of this type of the Old-Kievan literature which provide evidence of continuity of the Polonian dialect. Besides other linguistic features, particularly those from the phonetic sphere, as for example the merging of old *e* with new *i* (*v veri* instead of *v' vere* ; *iscili* instead of *isceli*) and parallel merging of *i* with *y* (*riba* instead of *ryba* ; *korist'* instead of *koryst'* ; *zlobi* instead of *zloby*) as will be seen later, Krymskij cites a number of old lexical forms preserved in modern Ukrainian, namely the lexemes whose origin can be traced in the Old-Kievan dialect.

Sobolevskij, on the other hand, maintained that the cradle of the Ukrainian language must be considered the territory of the Galician Volhynian principality while the original Kievan dialect, in the main, forms the basis for the Russian language. This hypothesis was based on one phonetical feature, namely : the change of the proto-Slavic *e* into *ë*

after the disappearance of the reduced vowels in the language of the Galician Volhynian literature. Sobolevskij tried to strengthen this linguistic discovery by historical facts entertaining the idea about complete exodus of population from the Kiev lands after the Mongolian invasion in the 13th century.

In his study *K istorii malorusskogo narechia*³, Sobolevskij maintained that the present-day population of the Kiev territory is not aboriginal, but settled in these lands in later centuries, and therefore, there is no reason to search for any connections of present Ukrainian with the dialects of the Kievan territory of the 11th and 12th centuries. He also underlined that after the Treaty of Andrusowo between Poland and Russia in 1667, the Right Bank Ukraine was transformed into a desolated land for the simple reason that the inhabitants desiring security and peaceful life emigrated either to the Left Bank Ukraine or, abandoning their devastated settlements, looked for haven in the Polesian area. Furthermore, he stresses the fact that several decades later, according to Russian regime's order — the remaining population was transferred from the Right Bank to the Left. From this he attempts to prove that it is impossible to look for the descendants of the ancient tribe of Polanians or Siverianians in the Kievan territory and consequently, on the basis of this, one cannot look for the elements of the present Ukrainian language in the language of the Old-Kievan monuments.

Sobolevskij's conception, expressed with such self-confidence, met with criticism from such high ranking scholars as Prof. Ilyinskij, Lyapunov, Kotlarevskij, Durnovo, Zhyteckij and even Shakhmatov himself. The main part of polemics was devoted to the historical considerations or to the phonetical and morphological arguments.

In my opinion it would be appropriate, while discussing this problem, to give a little more attention also to the lexical aspect, namely the question of possible lexical relationship between the present Ukrainian language and dialectal lexical features found in the Kievan monuments in the pre-Mongolian period.

One should agree with the idea of Bulakhovskij⁴ that in the oldest period of their development each of the Eastern Slavic dialects already had their specific lexemes and that it would be highly incorrect to assume that the lexemes of individual dialects constitute only a sum of inherited or borrowed words from neighbouring dialects or foreign languages. One cannot deny the phenomenon of intensive process of word formation, a process which takes place at all times — even in such a small linguistic area as an extent of a dialect — in order to express practical, psychological or spiritual needs. Consequently, one can assume that these dialects, on the basis of which the Ukrainian language was formed, already had their specific lexical elements, which differentiate Ukrainian from other Eastern Slavic languages, in the 11th and 12th centuries.

Of course, one cannot expect to find too great a number of common words in the language of the Old-Kievan monuments and the present Ukrainian language.

Irrespective of the fact that the language of the old monuments was Old-Church Slavonic and that vernacular elements only gradually crept into it, one should consider that with various changes of the mode of life during the centuries which separate us from the Old-Kievan period, there came about a change in lexical stock (which is more sensitive to foreign influences, than for example phonetics or morphology).

In this respect Bulakhovskij is perhaps justified in criticizing Krymskij, stating that Krymskij sees an exaggerated number of lexemes in the modern Ukrainian dialects of northern and central Kiev regions, which are present in the Kievan Chronicles of the 11th and 12th centuries.

But regardless of the ratio of dialectal forms preserved in present-day Ukrainian, the language still bears the evidence of its antiquity and of the continuity of its formative process which even the above-mentioned migrations evoked by the historical conditions, could not hamper in any way.

Here are some examples of the Old-Kievan dialect lexemes still preserved in the modern Ukrainian.

In his study *Drevnerusskij Govor*, Krymskij points out the word *lepok*,⁷ a sort of flower — a word which appears in the Primary Chronicle under the entry of the year 6582 in the following context: *i nosiashcha v pripale cvetky izche glagoletsia lepok* . . .

In the Kiev area, this word has been preserved up to this date in the form *lipok* whose correspondence in the botanical terminology is a Latin term *Asperula odorata* (in Polish — *ostrzyca*, in Russian *sepliuga*)⁸. The word *lepok* is not found in the Russian ethnic-linguistic territory.

Among others, Krymskij cites the word *kotka* which corresponds to the modern *kitka*. "*Idiakhu skvernu vsiaku, komary i mukhy, kotky, zmiye* . . ." it says in the Primary Chronicle under the year entry 6604.

In the northern Old-Russian monuments there usually appears the word *koshka* which is a typical Russian word. For example it appears in the Suzdal chronicle under the entry of the year 6738.

Prof. F. P. Filin in his work *Leksika russkogo literaturnogo yazyka drevnekievskoj epokhi* . . . (1949), found a number of words in the Chronicles which were used only in the South and which were unknown in the Russian ethnic-linguistic territory. For example he singles out the word *bolon'e* (low country, pasture) used in the Primary Chronicle, as well as in the *Tale of Igor's Campaign*, "*U Plesnen'ska na boloni*" or "*Volodimere* . . . *sta ispolchivsa perede gorodom na boloni*" in the Laurentian Chronicle. These terms, used in the modern Ukrainian language, are rather unusual in the monuments of the Old-Russian literature and present-day Russian dialects.

In his book *Kievskaya Rus* B. Grekov cites the archaic expression *verv* (*v'rv'*) which appears in the "Russkaya Pravda" of the Prince Yaroslav version, compiled approximately in the middle of the 11th century, used in the meaning of "community" (*obshchina*) — for example: "*Azhe kto ubiet kn'azh'a mouzh'a v rozboyi a golovnika ne ishchut,* to *virvnuyu platiti v ch'eyi zhe v'rvi golova lezhit* . . ."

The Novgorod version of "Russkaya Pravda" lacks this term, and in its place uses the word *mir*.

In the "Vladimir Monomakh's Instruction" there is found the word *irie* (*irii*) (meaning : southern country), "*i semu s'a podivuemy kako ptica nebesnyya iz'rya idut*". This word has been preserved up to this day solely in the Ukrainian language in the same meaning in the form of *vyrij* and its probable Iranian origin does not alter the fact that it constituted one of the lexical specimens of the language of Old-Kievan literature.

To the typical old lexemes belongs the word *krinica* (spring, source) used for example in the Ipatiev Codex under the year entry 6658. "*Izyaslav zhe ottole shd' i sta u Svyatosli krinice*".

Besides a series of other expressions which belong to the typical lexemes, there are found in the Old-Kievan literary monuments the following words : *rolia* attested in numerous monuments, among others in the Ipatiev Codex under the year entry 6619 in the context : "*Khoshchet' pogubiti smerdy i roliu smerdom*", has its widest application in modern Ukrainian in the form of *rilla* (cultivated land). The word *rola* used in the Polish language in the identical meaning, shows a wide distribution of the lexeme also in Western Slavic.

The expression *Ren'* (which means gravel, coarse sand), is attested in the Primary Chronicle under the year entry 6496 in the following contexts : "*proide skvoze porogi, i izverzhe i vetre na ren', yako i do sego dni slovet Perunia ren'*". As Thornquist indicates in his work *Nordische Lehnwörter im Russischen* — this word can be considered as a borrowing from Old-Norwegian which came to the Eastern Slavic by means of contacts "en route from Varengians to Greeks" and has taken root in the South as well as found its widest distribution and application in the Ukrainian lexics remaining unknown in other neighbouring languages.

The word *veverica*, which corresponds to the present dialectal *vyvirka* belongs to the stock of Old-Kievan dialect lexemes which is attested in the Primary Chronicle under the year entry 6367 in a well-known phrase : "*Kozari imakhu na Polanekh i na Severekeh i na Vyatichekh, imakhu po bele i veverice ot' dyma*".

The oldest northern sources contain the term *belka*, for example : "A vz'ale . . . dvadcat' tys'ach' belki' na tykh' zeml'akh gde ni yest Shenkurskogo pogosta" (R'adnaya zapis', 1314).

To the treasury of the old popular lexics belongs the word *kozhuikh* (meaning : sheepskin coat, pelt), known for example in the *Tale of Igor's Campaign* in the phrase : "Or't'mami i yaponchicami i kozhukhy nachasha mostly mostiti po bolotom i gr'azimvym mestom". It is only from the 14th century that this word begins to appear in Moscow where for the first time it is attested in Ivan Kalyta's "Gramota".

The lexeme *glek* (meaning jug, pitcher), which Sreznevskij quotes in such variants as *g'lek'* and *golk'*⁶ appears in a number of various old literary monuments and has its correspondence today only in Ukrainian and partly Belorussian dialects. "Ye v hleku moloko ta holova ne vlize", cites Hrinchenko in his Ukrainian-Russian dictionary⁷.

The archaic expression *vazn'* (meaning happiness, good fortune) which is not attested in any present-day Eastern Slavic languages, can be regarded with certainty as belonging to the old dialectal lexemes of the Kievan region, since it is found in a number of literary monuments of southern origin, as for example, Svyatoslav Miscellany of 1073 which says : "Ch'to yest' vazn'", and also in the Ipatiev's Chronicle where this word is defined as "Vazn' sirech' shchastie". Having in mind the meaning of this word, one could be inclined to agree with Bulakhovskij who translates such "dark place" in the *Tale of Igor's Campaign* "utr' zhe vozni strikusy", especially its first part, as "ukhopyw shchastia" (enjoyed the moment of happiness) which evidently would be still a stronger proof that this expression belongs to the oldest Kiev dialectal stock.

While referring to the poem of 12th century one cannot overlook the original and interesting lexical form *porosi*, in "Slovo o polku Igorevi", "Porosi pol'a prikryvayut", a rather unusual word for the Russian dialects, where the lexeme appears in the form *prakh* and *pyl'*. The forme *porosi* is quite regular and in the modern phonetical variation *porokhy* enjoys a wide distribution in all the Ukrainian dialects, as well as in the literary

language ("Virly krylma zeml'u zbyly, porokhamy skopotyly", cites Hrinchenko) ⁸. The expression *golovnik* (meaning "killer" which appears quite often in "Russkaya Pravda", especially of the Prince Yaroslav's version in the already quoted phrase "*Azhe kto ubiet kn'azh'a mouzh'a v rozboyi a golovnika ne ishch'ut' . . .*", has been preserved to this day in the Carpathian dialects and was used by the poet O. Fed'kovych in translating Shakespear's *Macbeth* ("*Pered holovnykamy dveri shche zamknut*").

Such archaisms as *parubok* (a boy), *bratanich'* (nephew), found in the ancient monuments, are still preserved in the Ukrainian language in unaltered grammatical and semantic form ⁹.

An interesting phenomenon can also be observed in regard to conjunctions in the ancient monuments where the typical Ukrainian conjunction *ta* appears in a number of the Old-Kievan monuments such as Instructions of Vladimir Monomakh, Ostromir's Gospel, Ipatiev's Chronicle, as for example: "*Ta budut' poslednii p'rvii i p'rvii poslednii*", (Ostrom. Gospel): "*Ta idokh pereyaslavlu*", (Monomakh's Instructions); "*idi zhe, povesti s nim'ta otradi i, at' poyedet' proch*" (Ipatiev's Chronicle). This conjunction is totally absent in the old monument written in the North.

Similar views can be expressed in regard to the conjunction *bo* which appears in Ostromir Gospel, Nestor's Life of Theodosius and Tale of Igor's Campaign, for example: "*Uzhe bo bratyi neveselaya hodina vstala*") and which is most widely used in present-day Ukrainian, and is not peculiar to the Russian dialects.

These are only some of the examples that give us an insight into the problem of the lexical relationship between the language of Old-Kievan literature and modern Ukrainian.

Careful and precise examination of the lexics of the monuments of Old-Kievan literature, especially such as the ancient chronicles, *Monomakh's Instructions* and *Tale of Igor's Campaign*, which from lexical point of view are the most interesting since they offer us rich material in

regard to the dialectal colouring of the literary language of that period, testify concerning the undeniable interrelationship of Old-Kievan dialects with present-day Ukrainian.

One should not forget that in modern Ukrainian many geographical names of small and large rivers, oldest cities, towns and villages, have been preserved throughout the centuries up to the present day.

In this respect it would be interesting to quote Bulakhovskij who says :

In order to be convinced to what extent the toponymic archaisms have been preserved in the present territory extending not only to the West and the North from Kiev lands, but also in the Kiev region itself, it would be of value to compare them with present day nomenclature, at least, with the list of geographical names mentioned in the Ipatiev's version of the Chronicle, appended to the edition of 1871. These names, in great measure, undoubtedly constitute a direct continuation of the Old-Kievan archaic nomenclature and would force us to conclude that the linguistic substratum of the region where they have been preserved, was never subject to change, it did not sever the connections of bearers of the language of one generation with the succeeding one and have full right, usually with some limitation . . . to be recognized as autochthonic in regard to their ethnic linguistic structure ¹⁰.

In view of these facts it is impossible to accept Pogodin's or Sobolevskij's theories which deny the aboriginality of the population around Dnieper — and the conception regarding the origin and the formation of the Ukrainian language which is promoted by some Soviet linguists by transferring the beginnings of the Ukrainian language a few centuries ahead, thus severing it totally from the Old-Kievan epoch.

As historical studies indicate (G. Plano-Carpini : *Historia Mongolorum*), although the Mongolian invasion had dealt a serious blow to Kiev and its lands, there is no reason to think that in the middle of the 13th century the ethnic structure of the population had undergone some radical change. The population of the Kiev lands continued to live even after the Mongolian invasion, though in changed circumstances, and by this mere fact there was no complete stagnation of life, no interruption

in the formative process of the language which was spoken by the population.

Undoubtedly the same can be said about the mass migrations in the Ukraine in the seventeenth century. It is a historical fact that there were mass migrations during the era of "Ruin" on the Right Bank of Dnieper, but it is evident that quite early the population was returning to their former lands.

In drawing the conclusions from the facts mentioned here briefly one must assume that the process of the formation of the Ukrainian language had its beginnings much earlier than Sobolevskij and his adherents tried to prove — or, on the other hand, as some Soviet linguists are propounding, namely that the formation of Eastern Slavic languages had their origin in the 14th and 15th centuries.

One aspect of this problem, discussed herein very briefly, namely the preservation of lexics in the language of Old-Kievan literature, supports the fact that there was no interruption of formative process of the Ukrainian language — a process which undoubtedly includes the Kiev pre-Mongolian period.

-
1. *Izv. Russk. Otdelen. Akad. Nauk*, 1856.
 2. *Izv. Otdel. Russk. Yazyka i Slovesnosti*, XI, 1905.
 3. *Russk. Fil. Vestnik*, LXII.
 4. L. A. Bulakhovskij, *Pytannia Pokhodzhenia Ukrainskoi Movy*, Kyiv, 1956.
 5. *Ibid.*, p. 85.
 6. I. I. SREZNEVSKIJ, *Materialy dla Slovaria Drevne-Russkogo Yazyka*, I.
 7. B. HRINCHENKO, *Slovar Ukrainskoho Yazyka*, Kiev, 1909.
 8. *Ibid.*, p. 358.
 9. *Ibid.*, II, p. 102 — *Ibid.*, I, p. 135.
 10. L. A. BULAKHOVSKIJ, *Pyt. Pokhod. Ukrainskoi Movy*, p. 117, Kyiv, 1956.

Influences irlandaises dans la christianisation des Slaves polabes et des Polonais

par

JEAN STAUBER

A la mémoire du professeur Wacław Babinski

I

La pénétration du christianisme en Pologne peut être envisagée de trois points de vue géographiques différents. Une mission venue de Grande-Moravie auprès des Vistuliens, habitant la partie sud-ouest de la Petite Pologne médiévale, après leur soumission à ce puissant Etat slave dans la deuxième moitié du IX^e siècle, est indirectement attestée par la *Vie vieux-slave de Méthode* († 885), écrite probablement par un disciple de ce dernier vers la fin du même siècle¹. Mais la destruction de la Grande-Moravie devait bientôt interrompre l'envoi des missionnaires chez les Vistuliens. A part les influences cyrillo-méthodiennes au IX^e siècle dont les mérites dans la christianisation de la Pologne entière sont contestés par certains historiens et défendus par d'autres, mentionnons la tradition attribuant le baptême du duc polonais Mieszko I^{er} († 992) à son mariage avec la princesse chrétienne tchèque Dobrawa († 977), en 965. Cette tradition repose sur le récit du chroniqueur saxon Thietmar de Mersebourg († 1018), voulant que Mieszko, peu après son mariage et sur les instances de sa femme, se soit converti au christianisme, suivi de toute la nation polonaise². Or vers la même époque, 966-968, est déjà signalée l'apparition d'un évêché polonais indépendant, à Poznań. La christianisation de la Pologne serait donc une œuvre certainement plus ancienne que ne permet de l'entendre la Chronique de Thietmar.

D'autre part, il n'est pas exclu qu'une activité missionnaire fut entreprise en Pologne à partir du diocèse de Ratisbonne avec l'aide du clergé tchèque avant le baptême de Mieszko et par la route de Ratisbonne-

Prague-Cracovie. De Pologne cette route commerciale fort importante se dirigeait vers Kiev. Le commerce direct entre la Bavière et les Russes est attesté par les *leges portorii*, les règlements de douane, de la cité de Raffelstetten dans le Traungau bavarois, publiés entre 903 et 906 et qui se réfèrent aux vieux usages du temps de Carloman († 880) et de Louis le Germanique († 876) ³. Or les trouvailles archéologiques et les renseignements sur cette voie dans le *Livre des Routes et des Royaumes* de l'écrivain arabe du IX^e siècle, Ibn Khurdadhbih, donnent à penser que ce chemin fut suivi dès l'époque mérovingienne ⁴. D'autre part, le plus ancien chroniqueur de la Pologne, Gallus Anonymus, écrivant vers 1115 à la cour de Boleslas Bouchetorse († 1138) avoue que *regio Polonorum ab itineribus peregrinorum est remota et, nisi transeuntibus in Russiam pro mercimonio, paucis nota*. Il est néanmoins possible que les relations entre la Pologne et Ratisbonne, centre politique, économique et religieux de la plus haute importance de l'empire franco-allemand, eurent certains résultats tangibles dans le domaine international, séculier et politique aussi bien que spirituel et religieux. C'est d'ailleurs par la même route que se réalisa le premier contact, absolument certain, des moines irlandais avec la Pologne, rapport qui est prouvé par des sources écrites, mais seulement en 1090. Dans la deuxième des deux lettres adressées en 1087 et en 1090 au roi tchèque Vratisslas Ier († 1092), les membres du monastère irlandais de Saint-Jacques de Ratisbonne, fondé depuis peu de temps, demandent que leur délégué soit accompagné pendant son voyage en Pologne de même qu'à son retour : *Per ipsam deprecamur vos, ut per domnum Albinum, fidelem vestrum, regali vestro præcepto pacifice nostrum nuntium in Poloniam deducere et reducere dignemini* ⁵. Il devait être accompagné par un certain Albinus qui n'est probablement personne d'autre que le chapelain de l'évêque pragois Gebhard (Jaromir), envoyé en 1085 à l'antipape Clément III († 1110) pour la ratification de l'abolition de l'évêché d'Olomouc en Moravie. Ceci pourrait indiquer que, dans le cas des Irlandais de Ratisbonne il s'agit, en Pologne, d'une mission destinée à un représentant de la hiérarchie ecclésiastique.

Cependant il ne subsiste aucun indice révélant plus de détails sur cette délégation, sinon la présomption qu'elle se rendit à Cracovie chez l'évêque Lambert (1082-1101), successeur de saint Stanislas, qui, pour sa part, remercia plus tard dans une lettre Vratislas pour avoir fait accompagner de manière analogue une délégation polonaise se rendant auprès de l'archevêque de Cologne. Certains historiens ont établi un rapport entre la demande des moines irlandais adressée au roi tchèque et le renseignement donné par la biographie de saint Marian (Muiredach Mac Robartaig († 1088), fondateur de la communauté irlandaise de Ratisbonne, concernant le voyage d'un de ses membres, Mauritius, à Kiev, où il fut reçu par le prince et gratifié de fourrures dont la vente contribua à mener à bien la construction du monastère irlandais à Ratisbonne⁶.

Le troisième point de vue géographique sous lequel la pénétration du christianisme en Pologne peut être envisagée seraient les voies traversant l'Elbe de l'Ouest à l'Est. Dès le VII^e siècle, Mayence devint le principal lieu de départ sur ces voies suivies surtout par les missionnaires irlandais. Le plus illustre parmi ces derniers fut saint Kilian, déjà évêque-abbé dans son île natale, qui exerça son activité à Würzburg et mourut, vers 689, victime de son zèle apostolique⁷. De Mayence, les Irlandais s'acheminèrent aussi vers Fulda et probablement poursuivirent leur expansion missionnaire en dehors de la Thuringe, notamment en Saxe et, traversant la Saale et l'Elbe même parmi les Slaves polabes (ou de l'Elbe).

C'est pendant la guerre de Saxe, en 780, que Charlemagne, dans son camp près du confluent de l'Elbe et de l'Ohre, vit venir à lui un grand nombre de Slaves qui demandèrent et reçurent le baptême⁸. Etant donné que les annales appellent ces Slaves "Winidi" ou "Winethi", c'est-à-dire par le nom donné généralement à l'ensemble des tribus slaves polabes par les historiens germaniques de cette époque, il est difficile de préciser de quels Slaves il s'agit, mais, d'après l'emplacement du camp de Charlemagne, il s'agissait fort probablement d'une tribu de la fédération des Wilzes. En 789, Charlemagne dut entreprendre une expédition contre cette même fédération des Wilzes pour la punir de ses attaques

contre les Abodrites, à cette époque loyaux envers les Francs. Effrayé, le principal chef des Wilzes, Dragovit, remit des otages à Charlemagne, lui jura fidélité, et les chefs de moindre importance imitèrent son exemple⁹. Dans une lettre où il se félicite de la défaite des Wilzes, Alcuin demande si l'on se préoccupe de leur inculquer la foi chrétienne. Et le biographe de Charlemagne, Eginhard, exagérant sans aucun doute, écrit que, par la suite, les Wilzes ne refusèrent jamais d'exécuter les ordres reçus.

Au cours du IX^e siècle, les successeurs de Charlemagne parvinrent à peine à maintenir leur autorité à l'est de l'Elbe. Cette situation se modifia quand la nouvelle dynastie saxonne succéda à celle des Carolingiens, en 919. Le premier roi saxon à monter sur le trône de l'empire, Henri I^{er} (l'Oiseleur, † 936), dès son avènement et pendant près de dix ans, prépara contre les Slaves une campagne qu'il voulait décisive.

Au cours de cette campagne, commencée probablement en 928, Henri envahit le territoire d'une tribu des Wilzes, celle des Hévellien (Hevelli, Heveldi, Havolani) appelés également *Stodorani*, établis le long du Havel, affluent de l'Elbe. Il conquiert ensuite leur place principale, une forteresse insulaire sur le Havel, appelée « Brennaburg » par le chroniqueur saxon Widukind écrivant vers 967 ou 968¹⁰. Thietmar, considéré comme bien informé sur les Slaves polabes, utilisa dans sa Chronique, écrite après 1012 et dont on possède le manuscrit original (Cod. Dresd. R. 147), les formes « Brandanburg », « Brandaburg » et « Brandeburg » pour désigner la forteresse des Hévellien, devenue plus tard la ville actuelle de Brandeburg¹¹. Mais la forme « Brandeburg » (avec « a » dans la première syllabe) n'apparaît qu'au début du XI^e siècle et pour la première fois dans l'adjectif « Brandanburgensis » contenu dans la confirmation d'une donation de Henri II, datée du 8 août 1004, dont l'original s'est également conservé¹². Cependant il existe l'original d'un autre document prouvant qu'au milieu du Xe siècle la ville principale des Hévellien s'appelait « Brendanburg » (« e » et non « a » dans la première syllabe). Il s'agit de la charte impériale datée du 1^{er} octobre 948, confirmant la fondation de l'évêché de « Brendanburg »¹³.

Elle fut rédigée à Magdebourg, signée par l'empereur Othon Ier († 973) et attestée par son frère Brun († 965)⁹, à cette époque chancelier impérial, et, dès 955, archevêque de Cologne.

Les hypothèses fort nombreuses traitant de l'origine du nom de Brandenburg se divisent, en général, en deux catégories : les unes présentent « Brandenburg » comme un nom d'origine entièrement germanique, les autres comme une traduction ou encore comme une adaptation allemande du nom slave original. Notons qu'aucun non slave de « Brandenburg » ne se retrouve dans une source historique digne de foi. Même après la grande révolte slave de 983, quand la ville passa de nouveau sous le contrôle slave pour y rester (à part quelques intervalles) jusqu'en 1150, aucun autre nom, d'origine purement slave, ne lui fut attribué.

Cependant il s'offre une troisième explication de l'origine du nom « Brandenburg » (Brendanburg, au milieu du Xe siècle), qui rejoint la possibilité des influences irlandaises dans la christianisation des Hévellien. D'après cette hypothèse avancée par Carl Selmer, le nom de la forteresse des Hévellien serait apparenté à celui du saint irlandais Brendan de Clonfert († 577 ou 588) dont la popularité, très grande en Irlande, commença à se répandre même sur le continent dès le IXe siècle¹⁴. D'après James F. Kenney, le développement de la légende de saint Brendan, dont on possède plusieurs versions, se situe probablement entre 800 et 870, tandis que la *Navigatio Brendani*, récit de son voyage fabuleux et source principale de la popularité du nom de Brendan ne serait pas antérieure au Xe siècle¹⁵. Les autres historiens font remonter l'origine de la *Navigatio* avant l'an 800¹⁶. Il semble que la *Navigatio Brendani* fut du nombre des textes hiberno-latins apportés sur le continent par les ecclésiastiques irlandais fuyant devant les envahisseurs normands qui, au IXe siècle, dévastèrent l'Irlande et une grande partie de l'Europe occidentale. C'est, en effet, à partir du IXe siècle que le nom de Brendan commence à figurer dans les documents liturgiques écrits sur le continent.

Or l'évolution du nom du centre des Hévellien de « Brendenbourg » (dans la charte impériale de 948) à « Brandan- ou Brandenburg » (au début du XIe siècle) coïncide, selon Carl Selmer, avec l'évolution de la forme du nom de saint Brendan sur le continent en général et en Allemagne en particulier. Dans les plus anciens manuscrits latins concernant ce saint, on trouve la forme « Brendanus » qui correspond avec le nom de l'évêché de Brandenburg en 948. A partir du XIe siècle seulement le nom du saint apparaît sous deux formes, Brendan et Brandan. Or dans la littérature médiévale allemande et dans le culte de ce saint, surtout sur les bords de la Baltique, prévaut la forme « Brandan ». Ceci expliquerait l'utilisation de cette dernière forme, ayant « a » dans la première syllabe, quand on parle, au début du XIe siècle, de « Brandanbourg ». Or la plus ancienne forme du nom de cette ville semble être, à notre avis, celle qu'utilise Widukind, « Brennaburg », laquelle peut être mise en rapport avec le nom irlandais de Brendan, Brénaind.

En 948, l'empereur Othon et le chancelier Brun ne se doutaient probablement pas que le nom du nouvel évêché « Brandenburg » signifiait, approximativement, « la ville de saint Brendan ». Le maître de Brun était un évêque irlandais nommé Israël sur lequel on est relativement peu renseigné. Or, d'après Selmer, Israël aurait été le compilateur de la version latine de la *Navigatio Brendani* qu'on trouve dans le plus ancien manuscrit connu de cette œuvre, écrit au monastère de Saint-Maximin de Trêves vers 975 et qui se trouve aujourd'hui au British Museum (Add. 56736) ¹⁷.

II

Carl Selmer donc considère que la conquête de Brennaburg par Henri l'Oiseleur fut le point de départ d'une mission auprès des Hévellien à laquelle auraient pris part des Irlandais chassés de leur pays, et même de l'Europe occidentale, par les Vikings. Mais nous possédons des indices assez sûrs qui permettent de supposer l'existence d'influences chrétiennes chez les Hévellien même avant la conquête de 928.

Vers l'an 903, Vratisslas († 916), fils du premier duc chrétien tchèque Borivoj († 891 ?) et de Ludmilla († 921), épousa Dragomira, une princesse de la tribu des Hévellien^s appelés par les sources tchèques de leur autre nom : *Stodorani*. Des sept enfants issus de cete union, Venceslas et Boleslas méritent une mention spéciale pour l'influence qu'ils eurent sur les destinées de leur pays. Après la mort de Vratisslas, Dragomira exerça la régence à la place de son fils Venceslas encore mineur et dont la première éducation avait été confiée à sa grand'mère Ludmilla. C'est au début même de cette régence qu'il faut probablement placer le conflit qui mit aux prises Dragomira et Ludmilla. Contrainte de fuir la colère de Dragomira, Ludmilla se réfugia à Tetin, son apanage douairier. Elle y fut étranglée par des assassins soudoyés à cet effet par Dragomira. Dès sa mort Ludmilla fut vénérée comme une bienheureuse. Lorsque Venceslas prit en mains le gouvernement du pays, il réprima les intrigues de la cour et il eut même la force d'en éloigner sa mère, Dragomira. Cependant, les intrigues et surtout l'ambition de son frère Boleslas devait mettre une fin prématurée à son règne. Attiré au château fort de Boleslas, Venceslas y fut traîtreusement assassiné le 28 septembre 929. Presque aussitôt après sa mort, l'admiration du peuple en fit l'idéal du souverain, le transformant de bonne heure en un saint invoqué dans un vieux cantique tchèque en qualité de patron et protecteur de la Bohême. Or Dragomira, en dépit de son rôle sinistre dans le martyre de sa belle-mère Ludmilla et de son fils Venceslas, n'est pas présentée comme étant païenne par les deux sources les plus anciennes qui relatent ces événements. Tout d'abord, il s'agit de la plus ancienne Vie de Ludmilla, écrite sous le règne même de Venceslas en vieux-slave, mais dont on possède seulement un résumé, le Prologue vieux-slave de Ludmilla¹⁸, et une adaptation latine commençant par des mots *Fuit in provincia Boemorum*¹⁹. Ensuite vient la deuxième source qui est la plus ancienne Vie de Venceslas, écrite en vieux-slave peu après le transfert des reliques de ce saint du lieu du martyre, à Prague, en 952²⁰. Ce n'est que plus tard que les sources parlent de Dragomira comme d'une païenne,

pour accentuer sans doute sa culpabilité. Déjà la *Vita vel passio sancti Venceslai et s. Ludmilae, aviae eius*, écrite par Christian, probablement membre du monastère bénédictin de Brevnov à Prague, vers 993-995. essaie de mettre en doute le fait que Dragomira était chrétienne, en mentionnant expressément sa tribu comme étant païenne : *Wratizlau regni suscepisse dignoscitur gubernacula, ducens uxorem nomine Dragomir, ex provincia Sclavorum paganorum, que Stodor dicitur*²¹. Mais encore vers la fin du Xe siècle, Laurentius, moine du Mont-Cassin et auteur de la *Passio S. Venceslai*, s'appuyant sur les informations fournies par un ecclésiastique de Bohême — probablement saint Adalbert (Vojtech), deuxième évêque de Prague et membre, lui aussi, du monastère du Mont-Cassin, martyrisé en 997 — décrit Dragomira en termes élogieux qui laissent clairement entendre qu'elle était chrétienne : *ex deo digna coniuge, quam suo nobiliter lateri copularat*²².

Dans la Vie de sainte Ludmilla, *Fuit in provincia Boemorum*, nous lisons que Dragomira, devant les rumeurs de faits miraculeux survenus à Tetin sur le tombeau de Ludmilla, décida d'y faire bâtir une église *in honore beati archangeli Michaelis* pour que tout miracle futur soit attribué aux reliques de saints, déposées dans la nouvelle église²³. Ce récit témoigne indirectement que Dragomira, en dépit de sa violence, était chrétienne et que, par la mort de Ludmilla, elle n'envisageait pas le retour du paganisme. Par ailleurs, la dédication de l'église de Tetin à saint Michel démontre l'attachement de Dragomira au culte de l'Archange qu'elle devait considérer comme particulièrement puissant puisqu'elle s'en servait en quelque sorte pour combattre la mémoire de sa belle-mère qu'elle avait fait assassiner. Cette dévotion particulière, Dragomira l'aurait-elle apportée de son pays natal ? Dans les communautés irlandaises établies sur des îles (telles que la place principale des Hévelliens), l'existence ascétique dans la solitude au milieu des eaux se joignait presque toujours à la vénération de l'Archange. Or dans la légende de saint Brendan, saint Michel joue un rôle important comme gardien et guide des âmes. On possède plusieurs indications prouvant que le culte

de l'Archange fut propagé par les Irlandais en même temps que celui de saint Brendan dans la région rhénane où se trouvaient des monastères irlandais sur des îles. Ce fut surtout le monastère de Saint-Michel de Honau, fondé en 721, dont les six premiers abbés portèrent des noms de consonance celtique, qui semble avoir été un centre important de la propagation du culte de l'Archange²⁴. C'est probablement sous l'influence de Dragomira que son fils Venceslas, partageant cette dévotion envers saint Michel, la manifesta à un moment crucial de sa vie. Averti, la veille de son martyre, du danger mortel qu'il courait auprès de Boleslas, au lieu de s'enfuir devant ses futurs assassins, il revint parmi eux et leva sa coupe en honneur de saint Michel²⁵. En invoquant le secours de l'Archange, Venceslas cherchait-il à souligner des liens existant entre lui et ses ennemis, y compris les compatriotes de sa mère Dragomira, et, par là, le chemin d'une entente ?²⁶ Quoi qu'il en soit, la vie des moines irlandais en Irlande aussi bien que sur le continent est caractérisée, aux IXe-Xe siècles, par une grande dévotion à l'Archange²⁷.

(à suivre)

NOTES

1. *Vie de Méthode*, chapitre XI : Il y avait également en Méthode un don prophétique. Comme beaucoup de ses prophéties se sont accomplies, nous en conterons une ou deux. Un prince païen, très puissant, établi sur la Vistule, raillait les chrétiens et les tourmentait. (Méthode) lui fit dire par un envoyé : Il serait bon, fils, que tu te fasses baptiser de ton propre gré et dans ton pays pour ne pas être fait prisonnier et baptisé de force en territoire étranger, en se souvenant alors de moi. — Et c'est ce qui arriva... DVORNIK, F., *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance* (Prague, 1933) 389 ; cf. aussi WOJCIECHOWSKI, Z., *L'Etat polonais au Moyen Age. Histoire des institutions* (Paris, 1949) 19 : « La conquête des Vislanes et des tribus d'outre-Oder par la Grande-Moravie eut lieu, semble-t-il, en 875-879, ainsi que le supposait K. Potkanski. Après la chute de la Grande-Moravie, en 906, la partie occidentale de l'Etat transcarpathique de Swietopelk... passa à une époque indéterminée sous la domination des Premyslides tchèques ; quant à sa partie orientale, elle fut soumise par les Piastes... ».

2. *Thietmari Merseburgensis episcopi Chronicon*, édité par R. Holtzmann, *MGH SS rer. Germ. N. S. IX* (Berlin, 1935) IV-55, 56.

3. FRIEDRICH, G., *Codex diplomaticus et epistolaris regni Bohemiæ. I* (Prague, 1904-1907) 35 (No 31).

4. TAUBE, M. de, *Rome et la Russie avant l'invasion des Tartares* (Paris, 1947) 91, note 1 : « Il est intéressant que le même Ibn Khurdadbih, qui parle de ces grandes artères du commerce international de son temps, souligne aussi le caractère également international des marchands qui s'y livraient et qui parlaient, d'après lui, plusieurs langues... ».

5. FRIEDRICH, G., *Ibidem*, 100 (No 92).

6. *Vita S. Mariani, abbatis Ratisponensis*, IV ; *AA SS Februarii II* : 369.

7. *Passio Kiliani*, dans *MGH SS rer. Merov. V* : 711-728 ; l'éditeur Wilhelm Levison attribue cette biographie de Kilian au milieu du IXe siècle ou peu auparavant.

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

8. ABEL, S.-SIMSON, B., *Jahrbücher des frankischen Reiches unter Karl dem Grossen* (2 vol., Leipzig, 1883-1888) I : 348 et note 2, 359.
9. Les principales sources concernant cette expédition : *Annales regni Francorum*, dans *SS rer. Germ. in usum schol.* (Hannoveræ, 1895) ad a. 789 ; *Einhardi Vita Caroli Magni*, ch. XII, *SS rer. Germ. in usum schol.* (Berolini, 1911).
10. *Widukindi monachi Corbeiensis Rerum gestarum Saxonicarum libri III*, éd. P. Hirsch, *SS rer. Germ. in usum schol.* (5e éd., 1935) I, 35 « Repente irruit super Slavos qui dicuntur Hevelli et multi eos præliis fatigans, demum hieme asperissima castris super glaciem positus, cepit urbem que dicitur Brennaburg, fame, ferro, frigore ».
11. *Thietmari Chronicon*, II, 22 ; III, 17 ; IV, 16, 22, 64 ; VI, 57 ; *MGH SS rer. Germ.* N. S. IX.
12. *MGH Dipl.* III, *Diplomata Henrici II*, 104.
13. *MGH Dipl.* I : 187-189 ; la lecture erronée se retrouve dans certaines œuvres, même récentes, qui indiquent « Brandenburg », au lieu de « Brendanburg », comme le nom donné par la charte de fondation. La forme de Widukind, Brennaburg, a ses variantes dans les *Annales Hildesheimenses*, du Xe-XIe siècle, et même chez Thietmar (*Brenneburgiensis*).
14. SELMER, C., « The Origin of Brandenburg (Prussia), the St. Brendan Legend and the Scotti of the Tenth Century », *Traditio VII* (1949-1951) 416-433.
15. KENNEY, J. F., *The Sources for the Early History of Ireland I. Ecclesiastical* (New York, 1929) 410.
16. Cf. O'BRIAN, F., « Brendan », *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* (Paris, 1938) col. 533-534, ESPOSITO, M., « Sur la Navigatio Brendani », *Romania* LXIV (1938) 328-346.
17. SELMER, C., « Israel, ein unbekannter Schotte des 10. Jahrhunderts », *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens und seiner Zweige* LXII (1950) 69-86 ; cf. aussi SELMER, C., « The Beginnings of the St. Brendan Legend on the Continent », *The Catholic Historical Review* XXIX (1943) 169-176.
18. Edité par N. J. Serebrjansky, dans *Sbornik literarnich pamatek o sv. Vclavu a sv. Ludmille* (Praha, 1929), une traduction latine de ce Prologue, dans *MGH SS* XV, 1 : 572.
19. Editée par CHALOUPECKY, V., « Prameny X. století legendy Kristianovy o sv. Vclavu a sv. Ludmille », *Svatovaclavsky sborník* II, 2 (Praha, 1939) 467-481.
20. Editée par WEINGART, M., « První česko-cirkevněslovanská legenda o svatém Vclavu », *Svatovaclavsky sborník* I (Praha, 1934) 863-1088.
21. PEKAR, J., *Die Wenzel- und Ludmillalegenden und die Echtheit Christians* (Prag, 1906) 95.
22. PERWOLF, J.-EMLER, J., *Fontes rerum Bohemicarum I* (Pragae, 1873) 170.
23. CHALOUPECKY, V., *Ibidem*, 478.
24. SCHREIBER, G., *Irland im deutschen und abendländischen Sakralraum* (Köln, 1956) 72-73.
25. *Accipiensque calicem intrepidus coram omnibus alta voce ait : In nomine beati Michaelis archangeli bibemus calicem istum precantes, ut introducat animas nostras in pacem exultationis perpetue, amen.* Ceci est la description de la libation de saint Venceslas en l'honneur de l'Archange, qui se trouve dans la plus ancienne Vie latine de Venceslas, écrite au milieu du Xe siècle et commençant par des mots « *Crescente fide* ». Elle a été rédigée d'abord en Bohême, puis en Bavière ; le texte cité est celui de la rédaction tchèque, CHALOUPECKY, V., *Ibidem*, 500.
26. Depuis le concile de Mayence, en 813, le jour du 29 septembre était, en Occident, consacré à saint Michel. Or la libation de Venceslas en l'honneur de l'Archange eut lieu le 27 septembre 929, deux jours avant la Saint-Michel et le geste de Venceslas pouvait être motivé par l'imminence de cette fête. Cette interprétation a été généralement admise par les savants. D'autre part, il semble qu'il existe un rapport entre la mort de Venceslas et le soulèvement général des tribus slaves polabes contre les Saxons, soulèvement auquel se joignit probablement une partie des Tchèques et qui fut supprimé à la suite de la bataille de « Lunkini » (Lenzen), le 4 septembre 929. Mais comme l'indique le chroniqueur Widukind et le confirme partiellement Christian, biographe de Venceslas, ce dernier, après s'être soumis à Henri Ier, lui resta fidèle jusqu'à la mort. Il n'est pas exclu que l'assassinat de Venceslas fut un acte de vengeance émanant de ceux qui s'opposaient à sa politique envers les Saxons. Bien auparavant, les Tchèques paraissent avoir été impliqués dans les luttes entre les Saxons et les Slaves de l'Elbe ; les Hévelliens notamment avaient, en Bohême, leur représentant influent dans la personne de Dragomira.

27. Pour montrer l'importance de ce culte dans la prière quotidienne des moines irlandais, citons des exemples tirés de la traduction anglaise des notes irlandaises sur les observances d'une communauté monacale irlandaise typique, au IX^e siècle, probablement celle de Tallaght (Tamlachta), près de Dublin, dont le chef était Maelruain († 792) ; ces notes ont dû être en grande partie complétées vers 840. Maeldithruib, dont le nom est cité dans le texte, était l'« anachorète et sage » de Tir-da-Glas et membre de la communauté de Maelruain : « Par. 8 : Now Maeldithruib sings between every two psalms of the hundred and fifty *Sancte Michael, ora pro nobis, Sancta Maria, ora pro nobis*, adding the saint whose feast falls on the day... Par. 28 : He sings the *Hymn to Michael* before sleeping, and the *Hymn to Mary* in the morning. He names them the *Invocation of Michael's Protection* and the *Invocation of Mary's protection* respectively. Afterwards he sings the *Hymn to Michael*, as well as the *Beati* and *Hymnum* dicat, on Sunday at Midday... The cross-vigil he performs thus : *Hymn to Michael* with one cross-vigil, *Hymn to Mary* with the next, and so alternately... Par. 30 : ... He used to call the *Beati* after which the *Hymn to Michael* was sung, *Michael's Beati* and the *Beati* after the *Hymn to Mary* is sung « *Mary's Beati* »... » dans GWYNN, E. J.-PURTON, W. J., « The Monastery of Tallaght », *Proceedings of the Royal Irish Academy. Section C. XXIX* (1911-1912) 115-179 ; cf. 137-138. L'idiome vieil irlandais « cross-vigil », ou « crossfigil », mentionné dans le texte cité, désigne l'usage de prier les bras en croix : l'orant se tenait tantôt à genoux, tantôt couché, le plus souvent debout. Les genuflexions et les prostrations répétées étaient aussi parfois combinées avec le « crossfigil ». — Notons aussi que Malruain fut l'initiateur principal du mouvement des Culdées (*Céli Dé* — serviteurs de Dieu), qui se manifesta en Irlande dès la fin du VIII^e siècle par le retour à l'ascétisme des premiers anachorètes égyptiens et qui exerça une influence très profonde sur l'art et la poésie de l'Irlande pendant les deux siècles suivants. La prédilection de Maelruain pour l'Archange est attestée par le Martyrologe d'Ængus le Culdée (Féire Ængusso Céli Dé), composé en vieil irlandais aux environs de l'an 800. Le principal représentant du mouvement des Culdées sur le continent était l'Irlandais saint Findan († 879), établi, dès 852, dans l'île de Rheinau, au milieu du Rhin, près de Schaffhouse.

Synonyms in Modern Russian

by

JOHN GROSBERG

Generally, a synonym is defined as a word that may in some contexts or in some of its senses be substituted for another without affecting the meaning. The situation is more complex, however, than the definition suggests. This survey will attempt to delineate the various types of synonyms in Russian, and will then indicate usage in certain selected synonymous groups of words.

The following categories of synonyms are, naturally, only tentatively established and could be considerably modified and extended.

- 1) Synonyms with stylistic differentiation : *litso* — *lik* ; *pravda* — *istina* ; *sheya* — *vyya* ; *glaza* — *belma*.
- 2) Synonyms with literary and conversational differentiation : *inogda* — *podchas* ; *vnezapno* — *neozhidanno* ; *tushit* — *gasit*.
- 3) Synonyms from other languages which have become almost identical in meaning with native Russian words : *zodchii* — *arkhitektor* ; *selskohozyaistvennyi* — *agrarnyi* ; *podlinnik* — *original*.
- 4) Synonyms indicating varying degrees of intensity : *khoroshii* — *chudesnyi* ; *nepriyatnyi* — *protivnyi*.
- 5) Synonyms with two or more words substituting for one word, both units identical in meaning : *oderzhat pobedu* — *pobedit* ; *sdal pozitsiu* — *otstupit* ; *okazat pomoshch* — *pomoch*.
- 6) Synonyms arising from euphemistic usage : *bryukhataya* — *beremen-naya* ; *tolsty* — *polnyi*.
- 7) Synonyms where an idiomatic expression is substituted for one word : *splosh da ryadom* — *chasto* ; *dusha v pyatki ushla* — *ispugalsya*.

The following synonymous groups have been selected as among the most common. The illustrative examples have been taken mainly from established Russian authors or the daily press.

1) *alfavit* — *azbuka* (alphabet).

The word *alfavit*, a Greek borrowing, composed of the first two letters of the Greek alphabet, differs from *azbuka*, composed of the first two Slavic letters of the alphabet “az” and “buki”, in that it connotes in the instrumental case (*alfavitom*) a list or index of items in alphabetical order, whereas *azbuka* is normally only used to denote the alphabet, that is the series of letters used in a language, i.e. the ABC.

Examples : a) *posylayu vam po alfavitu (alfavitom) spisok knig po slavyanskoi lingvistike.*

b) *sperva nado azbuke nauchitsya, a potom uzhe vzyatsya za knigu (Turgenev).*

2) *bespokoistvo* — *volnenie* — *trevoga* — *smyatenie* (anxiety). All four words denote varying degrees of anxiety or uneasiness. However, *bespokoistvo* also connotes trouble or fuss. The other three words differ from each other only in the degree of anxiety. *Trevoga* denotes concern or alarm in the face of an as yet unknown danger. *Volnenie* and especially *smyatenie* connote a more intense state of alarm and sometimes even panic. Incidentally, *trevoga* is also used in modern Russian to designate a signal or alarm as in *vozdushnaya trevoga* or *pozharnaya trevoga*.

Examples a) *v litse ego ya zametil kakoe-to nervnoe bespokoistvo (Gorki).*

b) *v volnenie radostnom narod bezhit za vsadnikom, tesnitsya (Pushkin).*

c) *ego okhvatila trevoga v ozhidanii prikhoda prokurora.*

d) *bylo smyatenie v ryadakh nepriyatelya (Sholokhov).*

3) *vynoslivyi* — *terpelivyi* — *neutomimyi* (tenacious).

The word *vynoslivyi* connotes endurance or tenacity even in the face of deprivation or suffering, as a result of a strong physical constitution. *Terpelivyi*, rather, connotes fortitude and patience owing to inner or spiritual strength. Finally, *neutomimyi* suggests an active rather than

a passive endurance. Perhaps indefatigable is a suitable adjective here.

Examples a) *Russkii soldat vynosliv.*

b) *emu nado bylo mnogo proiti moralnykh stradanii, shtoby sdelatsya terpelivym chelovekom v trude* (L. N. Tolstoi).

c) *Sovetskyi Soyuz neutomimo boretsya za mir vo vsem mire* (Pravda).

4) *deti* — *rebyata* — *detvora* — *maloletki* — *malyshei* (children).

The word *deti* is the most general term for children. *Detvora* is a collective noun, usually applied to younger children, although less frequently used than *deti*. *Rebyata* is a colloquial expression and has a more extensive scope, embracing indeed the whole of youth. It is also a familiar term used among adults in addressing each other, for example, "guys", "chaps" or "fellows" in English. Both *maloletki* and *malyshei* suggest younger children, although there is a nuance of endearment attached particularly to *malyshei*.

Examples a) *Teatr dlya detei.*

b) *eto svoi voiska, svoi rebyata* (Sholokhov).

c) *detvora bylo uvyazalas sledom, no Lyubishkin vytya-*

nul khvorostinu i dogadlivye rebyata otstali (Sholokhov).

d) *Ei Maloletki!*

Pryaniki redki...

Kity, loshadki! (N. A. Nekrasov).

Examples e) *umen malysh moi ne po letam* (D. Bednyi).

5) *Est* — *kushat* — *zhrat* — *lopat* — *treskat* (eat).

The most common verbe, of course, is *est*. *Kushat* is used more frequently in invitations to eat and also toward children. *Zhrat*, *lopat* and *treskat* are rather vulgar expressions connoting the eating of food greedily with lack of good manners (cf. *boulotter*, *bouffer* Fr or *fressen* Gm as applied to persons).

Examples a) . . . *smotrel s kakim appetitom el eto vse Oblomov* (Goncharov). ' /

b) *Kushaite pozhaluista !*

c) *oni myaso zhrali, kak turki* (L. N. Tolstoi).

d) *uzhasno, kak on lopaet ! Treskaet kak sobaka !*

6) *inostrannyi* — *zagranichnyi* — *zarubezhnyi* — *inozemnyi* — *chuzhezemnyi* — *zamorskii* (foreign, alien).

The adjective *inostrannyi* differs from *zagranichnyi* by its more official, formal style, the latter word more often being found in conversation. *Zarubezhnyi*, also a more literary adjective has rather a rethorical nuance. Both *inozemnyi* and *chuzhezemnyi* are now rather outmoded words having exactly the same meaning as *inostrannyi*. *Zamorskii* now also outdated, indicates movement into the country from overseas or across a border. It can include such items as trade and culture.

Examples a) *nado uchitsya inostrannym yazykam*.

b) *est u vas zagranichnyi pasport ?*

c) *uvelichivaetsya vypusk knig, prinadlezhashchikh peru zarubezhnykh pisatelei* (Pravda).

d) *po vsem inozemnym moryam i stranam* (Prokofiev).

e) *gde ty milyi ! chto s toboi ?*

s chuzhezemnoyu krasoyu . . . (Zhukovskiy)

f) *nasha zamorskaya trgovlya protsvetaet*.

7) *nazvanie* — *imya* — *klichka* — *prozvishche* — *prozvanie* *naimenovanie* (name, title).

The most widely used of these substantives is *nazvanie*. *Imya* is normally only applied to persons, and can also refer to reputation. *Klichka* usually applies only to animals, although it can also mean the same as *prozvishche*, that is, nickname. *Prozvanie* is also a colloquial term for *prozvishche*. *Naimenovanie* is identical in meaning with *nazvanie*, but it is a more literary term and can never be applied to human beings.

Examples a) *kak nazvanie knigi, kotoruyu on vam rekomendoval ?*

- b) *poshlite posylku na moe imya.*
- c) *s nimi byl lokhmatyi . . . pes, po klichke Vernyi* (A. Gaidar).
- d) *Ivan Ivanovich po prozvishchu Medvezhonok* (Gorki).
- e) *ya . . . pozabyl ego mudrenoe prozvanie* (Pushkin).
- f) *ya vam soobshchu tochnoe naimenovanie etikh produktov.*

8) *pishcha — eda — korm — sned — kharchi — yastva* (food).

Pishcha and *eda* apply to food intended both persons and animals, whereas *korm* applies only to animals. *Sned*, *kharchi* and *yastva* denote foodstuffs for persons only, and differ stylistically from each other. The first is highly colloquial, the second, literary and rather outmoded and the third, regional and also now little used.

Examples a) *neskolko dnei, on byl sovershenno bez edy.*

b) *davaite emu tolko legkuyu pishchu* (Pushkin).

c) *a kormu na zimu u pastukha zapas* (I. A. Krylov).

d) *on otmaikhival molotkom na kharchi* (N. Ostrovsky).

e) *. . . gruzchiki, brosiv rabotat . . . pokupaya sebe u trgovok sned . . .* (Gorki).

f) *gde stol byl yastv, tam grob stoit* (Derzhavin).

9) *rodina — otechestvo — otchizna* (homeland).

The only differentiation is stylistic, although *rodina* can also denote one's home town or village. *Otechestvo* and *otchizna* belong to a more solemn, high-flown style.

Examples a) *vechnaya slava . . . geroyam, pavshim v boyakh za svobodu nashei rodiny* (Pravda).

b) *nuzhno pokazat lyubov k otechestvu.*

c) *. . . bilis otvazhno i stoiko s vragami vy za otchiznu svoyu* (M. Isakovsky).

10) *um — mudrost — razum — rassudok — intellekt* (intelligence).

The most widely used of this group is *um*. *Mudrost* is a much higher form of *um*, usually based on practical experience rather than intel-

lectual gifts. *Razum* connotes man's ability to reason logically, whereas *rassudok* implies considerable common sense in one's reasoning. *Intellekt* is less frequently used in Russian than in English, but with exactly the same meaning, the faculty of reasoning and understanding.

- 11) *uchitel* — *prepodavatel* — *pedagog* — *nastavnik* — *mentor* (teacher). *Uchitel* is the most widely used of this group. A *prepodavatel* usually teaches in a secondary or high school. *Pedagog* has a narrower connotation — one who is concerned with the theory and practice of education. *Nastavnik* is a rather outdated term now, but designates still one who not only teaches, but trains and brings up also. *Mentor* means approximately the same as *nastavnik*, but carries a rather ironic nuance with it nowadays.

The above comparisons could be augmented considerably, but they suffice to show the complexities and subtleties inherent in any study of the Russian synonym. Much remains to be done in this field, particularly in classifying dialectical synonyms, e.g. *gorodba*, *zagorodka*, *ogorod*, *pleten*, *tyn*, *slegi* and *chastokol* all mean "fence". Classification has been initiated in the Soviet Union by such scholars as Klyueva and Cheshko, but the area remains, as a whole, untapped*.

* Apart from sources mentioned in the text, the author is indebted to the following for certain of the examples :

E. M. GALKINA-FEDOROUK, *Sov. Russkii Yazyk-Leksika*, Moscow, 1954.

S. I. OZHEGOV, *Slovar Russkogo Yazyka*, 2nd Ed., Moscow, 1952.

W. K. MATTHEWS, *The Structure and Development of Russian*, CUP, 1953.

Quelques aspects phénoménologiques de la poésie contemporaine russe (1953-1958)

par

R. PLETNEV ET W. GREBENSCHIKOV

« Les peintres et les poètes sont des phénoménologues nés... » constate avec raison J. H. Van den Berg, cité par Gaston Bachelard dans son intéressant ouvrage sur *La Poétique de l'Espace*¹. Et cette constatation s'applique d'une façon tout à fait particulière à la poésie russe. On peut dire que le trait caractéristique essentiel de la littérature russe est probablement l'attachement de ses auteurs aux choses réelles. Les circonstances réelles, des objets ordinaires de la vie quotidienne servent souvent de point de départ au poète russe pour l'expression de ses idées créatrices. Cette tendance d'objectivation est fréquemment confondue avec le réalisme littéraire. D'un autre côté, l'abstraction philosophique est plutôt rare dans la poésie russe ; lorsqu'on compare le plus « philosophique » des poètes russes F. Tutchév, par exemple, avec des poètes allemands, il nous paraît extrêmement concret.

Les règles et les traditions de la versification russe imposent une grande sévérité de formes, exigent un rythme net et soutenu, des rimes riches et variées, ce qui met en relief encore davantage la « corporéité » de cette poésie.

Un jeune poète et critique russe en exil, Serge Raphalsky, proposa récemment² de partager les écrivains et les poètes en deux groupes selon leur attitude envers le monde et l'humanité. D'un côté, il met ce qu'il appelle « l'art cosmique », c'est-à-dire les artistes qui conçoivent le monde comme un objet donné, et les individus qui le peuplent comme des valeurs en soi ; le but des artistes de ce groupe consisterait donc à ranimer, compléter et rénover les sensations humaines. Il leur faut donc perpétuellement remettre l'homme face à face avec ce monde et exciter en lui les sensations d'étonnement, d'admiration ou d'horreur, ainsi que de décep-

tion. Les méthodes créatrices préférées ici sont par conséquent l'image et la comparaison. De l'autre côté, il s'agit de ce qu'il appelle « l'art spiritua-liste » ; pour les artistes de ce groupe, le monde qui nous entoure n'est qu'une immense suggestion, une porte vitrée à travers laquelle nous transpirent les formes vagues et merveilleuses « d'un autre monde ». C'est pourquoi les artistes de ce groupe ont la tâche et le désir de découvrir et d'indiquer sur tous les objets et phénomènes de notre monde matériel et sensoriel les reflets de cet autre monde, spirituel celui-là. Leurs méthodes créatrices sont de préférence l'image et la suggestion ou encore l'insinuation ».

Cette division de l'art, quoique conditionnelle et discutable, possède néanmoins l'avantage de mettre en relief deux faits importants : premièrement, l'aspect phénoménologique de la littérature et particulièrement de la poésie ; et ceci, d'une manière presque complètement indépendante des conceptions du monde (*Weltanschauung*) des auteurs. En second lieu, le rôle essentiel de la personnalité humaine qui, par ses sentiments, ses réflexions, ses réactions, reste la pierre angulaire de chaque idée, de chaque image créatrice dans une œuvre.

Or ces deux faits conditionnent à leur tour la présence de deux éléments fondamentaux dans chaque œuvre poétique : un élément de caractère esthétique surtout — la forme d'expression — et un élément de caractère éthique et spirituel : le thème, le contenu, l'idée de l'œuvre. Beaucoup d'œuvres lyriques contiennent plusieurs idées, mais habituellement il y en a une dominante qui est l'idée principale de l'œuvre, son sujet essentiel.

Le sujet ou thème d'une ère poétique en littérature ou d'une période de la vie du poète ou même celui d'une seule œuvre poétique est toujours étroitement lié avec un cercle spécifique d'images poétiques, car c'est toujours l'origine phénoménologique de l'imagination du poète (ou des poètes) qui se manifeste durant la création artistique. L'extase devant une image créée (par le pinceau ou la parole) n'est possible que grâce à la faculté donnée à l'homme d'admirer le monde, de s'étonner devant

ses phénomènes, de rechercher et trouver du neuf, quelque chose d'inexploré, de captivant ou de stimulant dans les formes variées du monde présent, c'est-à-dire du monde interne et du monde extérieur — les deux transformés par l'imagination de l'artiste. C'est pourquoi, dans le langage poétique, « nous vivons continuellement une solution des problèmes qui sont sans espoir de solution pour la réflexion »³. Et ce n'est guère par accident que les œuvres prophétiques et messianiques de l'humanité, dont aussi la Bible, furent en même temps des œuvres poétiques. Il arrivait fréquemment aussi que l'extase créatrice laissait entrevoir à l'auteur des images de l'avenir plus ou moins rapproché (dans la littérature russe, nous connaissons des œuvres littéraires et poétiques qui se révélèrent comme des œuvres prophétiques, par exemple, la poésie de Lermontov : *Arrivera l'année sombre de la Russie...* ou *Les Démon*s (ou *Les Obsédés*) de Dostoïevsky ; tous les deux avaient prédit les événements tragiques de la révolution russe de 1917).

Nous comprenons alors pourquoi Pierre-Jean Jouve définit : « Dès lors une nouvelle définition du poète est en vue. C'est celui qui connaît, c'est-à-dire qui transcende et qui nomme ce qu'il connaît... »⁴ Tandis qu'Andrée Chédid constate : « Le poète demeure libre. Le poète sait bien que son souffle le mènera plus loin que son désir... »⁵.

Mais qu'arrive-t-il lorsque le poème n'est pas libre ? Lorsque le poète est privé du droit de manifester des désirs, lorsqu'il doit retenir son souffle ?

Pour répondre à ces questions pertinentes tournons-nous directement vers le sujet de la présente étude : la poésie contemporaine russe en URSS.

Le réalisme socialiste

Le premier phénomène que nous y rencontrons dès le début, c'est la présence d'une doctrine littéraire (sic !) officielle : le réalisme socialiste. Qu'est-ce que c'est ?

« Le réalisme socialiste est une méthode artistique fondamentale de la littérature socialiste... »⁶

C'est la définition officielle. On pourrait naturellement demander qu'est-ce que la « littérature socialiste » ? Mais ici un autre problème nous intéresse. Une méthode définie suppose la présence d'une école définie ou d'un genre littéraire correspondant.

Durant les années qui ont immédiatement précédé et suivi la révolution, la Russie connut un certain nombre d'écoles artistiques : les symbolistes, les imaginistes, les acméistes, les constructivistes, les futuristes, etc. Elles ont toutes déterminé leur propre genre littéraire, non seulement par leur attitude à l'égard du monde présent mais aussi et surtout par leurs efforts dans le domaine de l'esthétique et par leurs recherches de formes expressives nouvelles pour des sujets nouveaux. Tous ces efforts et recherches se couronnèrent de résultats plus ou moins reconnus et lorsque nous parlons de n'importe laquelle de ces écoles nous avons toujours à l'esprit la forme d'expression qui lui est spécifique.

Lorsqu'on parle de réalisme socialiste il est impossible d'obtenir une représentation de sa forme d'expression typique et caractéristique. Une telle forme n'existe tout simplement pas. La majorité des œuvres conformes au réalisme socialiste ne sont en réalité qu'une imitation de certains échantillons du réalisme russe du XIX^e siècle. Bien que toute tentative de recherches d'une forme nouvelle et originale pour les œuvres du réalisme socialiste soit immédiatement découragée et considérée comme un signe de « décadence », de « formalisme », de « constructivisme », etc., les chefs de file de cette doctrine officielle ne ménagent pas leurs efforts pour trouver une formule qui parvienne à adapter les besoins de la création artistique littéraire aux exigences du parti dirigeant et de l'idéologie communiste ; et c'est probablement là la définition réelle du réalisme socialiste : adaptation des idées artistiques aux besoins du parti.

Après la mort de Staline, à la faveur d'une politique intérieure un peu moins radicale, un relâchement se fit sentir également dans le domaine des Arts et des Lettres ce qui permit à l'un des théoriciens soviétiques les plus en vue, Ilia Ehrenbourg, de déclarer en 1954 que « le réalisme socialiste n'est pas une école et qu'il admet une multitude de genres

littéraires ». Mais cette largesse ne dura guère, car déjà au XX^e Congrès du Parti Communiste de l'URSS en 1956, Nikita Khrushchev revint à la formule stalinienne :

« ... L'activité créatrice dans le domaine de la littérature et des arts doit être pénétrée de l'esprit de lutte pour le communisme, elle doit répandre l'ardeur dans les cœurs, la fermeté des convictions, développer la conscience socialiste et la discipline collective... » ⁷

Notons en passant que cette citation est tirée du chapitre intitulé : « Le Parti » ; ce fait illustre l'état d'esprit des dirigeants soviétiques. Pour ces derniers les Lettres et les Arts ne sont que l'une des nombreuses variétés des activités du parti communiste, des activités de propagande et d'endoctrinement.

Mais nul autre que le même Ilia Ehrenbourg exprima sa déception devant les résultats de l'application de cette doctrine :

« ... Notre vie réelle est plus brillante que notre littérature. Nous n'avons toujours pas de Tolstoï, ni de Saltykov, ni de Tchekov, ni de Gorky... » ⁸

Il n'insista pas dans ses comparaisons sur le fait qu'aux temps de Tchekov ou de Tolstoï il n'y avait pas encore de réalisme socialiste. Tandis que maintenant ce nouveau genre de réalisme ne put produire qu'un Damian Bedny avec son rapport budgétaire de l'URSS versifié, ou un Selvinsky qui nous raconte en vers toutes les phases de la production d'une ampoule électrique sans oublier d'y glorifier Lénine pour sa promesse d'électrifier les villages russes ; ou bien c'est le match de football chanté en rimes scandées par un jeune N. Zabolotsky ou la visite d'un ministre dans une mine, rapporté en rimes rythmées par Sazonov, puis des « tracteurs » rimés avec des « excavateurs » dans la description d'un chantier de construction par un Br. Kejoun.

Lorsqu'en 1955-1956, le gouvernement soviétique avait renforcé sa campagne de propagande en faveur de la culture du maïs, le docile A. Bezymensky s'empressa de lui composer ni plus ni moins qu'une ode :

*Comme citoyen et comme poète
Je consacre ma sublime chanson
A toi, poème des temps de fête,
Du labeur populaire la moisson !*

*Je suis fier tout en aimant la vie
Que mon humble muse lyrique
Accepte tout l'honneur poétique
Te chanter, Toi, ÉPI DORÉ DE MAÏS 9.*

Un sujet comme la visite à Rome, la ville éternelle ! Tous les écrivains et poètes russes qui avaient eu la joie de visiter Rome ne manquèrent pas de la laisser se manifester dans leurs œuvres. La réaction poétique d'un poète russe à Rome ou en Italie nous est illustrée dans des poésies ravissantes comme celles de F. Tutchév (« La villa italienne », « La nuit de Rome », « Venise ») ou bien de C. Ivanov (« Le sonnet romain », « Le Colisée »). Quelle est la réaction d'un poète soviétique conforme au réalisme socialiste ?

Lors d'une visite en Italie en 1956, le poète S. Mikhalkov déclara aux journalistes que la poésie l'intéresse plus que les musées de Rome ; et c'est pourquoi il rêve en premier lieu... de faire la connaissance personnelle avec le poète (communiste) italien Gisseni Rodari ! Un autre poète de grand talent et dont nous reparlerons à une autre occasion plus loin, S. Kirsanov publia à la suite de ce même voyage à Rome une poésie avec le titre poétique de : « Dans la rédaction de l'UNITA » ; c'est en fait un compte rendu rimé sur la visite aux quartiers généraux du quotidien communiste de Rome : « ... Ce n'est ni un temple, ni un musée, ni une pierre d'obélisque, c'est simplement une maison d'amis inconnus mais proches... Ils nous offraient une boisson au goût proche de whisky... » Puis quelques mots sur Rome elle-même : « ... Puis nous sortîmes à Rome sur la Maria Maggiore où la neige collante avait couvert toute son étendue... » Et il termine : « ... J'emporterai à Moscou toute cette soirée de Rome... »¹⁰

Constatant toutes ces platitudes et surtout les réactions du public russe, réactions que les dirigeants soviétiques considèrent comme « étranges et non-conformistes », la critique soviétique officielle se mit en

campagne pour en établir les raisons. On se posa la question tout récemment : pourquoi les œuvres de poètes contemporains laissent le public indifférent, tandis qu'un poète de la vieille génération comme Serge Essenine reprend les cœurs populaires. En effet, les 150 000 exemplaires de la nouvelle édition des œuvres choisies de ce poète furent vendus dès les premiers jours de leur parution. Le jeune critique très doué, malheureusement décédé très jeune, à l'âge de 30 ans en 1956, Marc Stcheglov expliqua à cette occasion que, « dans la poésie d'Essenine, nous sentons les traces d'une dure expérience de la vie, une discussion à mort entre la lumière et les ténèbres de l'âme. Les espérances et le désespoir y sont exprimés par un lyrisme profond et sincère qui exclue l'habitude ou la banalité... Les vers d'Essenine sur sa maison natale et sa mère qui l'y attend sont en vérité une échantillon typique de la lyrique traditionnelle russe qui se situe directement dans le voisinage du « Message à la bonne » de A. Pouchkine... »¹¹ A. Adolis, pupille de Brussov et poète de talent connue surtout il y a un quart de siècle, réapparut soudain dans la presse soviétique en signant un article « Sur la poésie et la pensée » où elle affirme entre autres choses : « La justification du sujet, la mesure dans l'architectonique, la pureté de la langue littéraire, l'habileté dans le choix des sujets importants ne seront d'aucune valeur là où sera absente la réflexion poétique sur la vie, sur la nature, sur l'âme humaine... »¹²

Un dur et laborieux chemin a été fait par les poètes russes depuis le temps où V. Mayakovsky s'exclamait dans son article *Comment faire des vers* (1920) : « ... La poésie commence là où il y a une tendance. D'après moi, les vers *Je sors sur le chemin...* (de Lermontov. NdA) n'étaient rien de plus qu'une invitation aux jeunes filles de venir rencontrer le poète sur ce chemin ; il s'y ennuyait tout seul, voyez-vous ! Eh ! si nous pouvions seulement composer de tels vers pour appeler les gens à s'unir en coopératives de production !... » De nombreuses victimes semèrent ce chemin, de grands sacrifices y furent faits : des poètes disparus, des écrivains réduits au silence, des exilés, des déportés, des suicidés...

Conformément au destin de Mayakovsky et d'Essenine, trente ans après eux, le 13 mai 1956 précisément, un autre coup de feu retentit à Moscou et enleva à la littérature russe, une fois de plus, un de ses adeptes non moins réputés et doués de talent véritable. Alexandre Fadeyev, auteur de *La Débâcle*, de *La Jeune Garde*, secrétaire général de l'Union des Écrivains Soviétiques, se flamba la cervelle. Une lettre attribuée au défunt et adressée au Comité Central du Parti Communiste de l'URSS circule encore aujourd'hui dans les milieux littéraires et intellectuels de la capitale russe. Cette lettre contient un passage extrêmement tragique :

« ... En ces années terribles (de la révolution, NdA), je me trouvais au carrefour de ma vie. Mayakovsky refusa d'aller plus loin. Il a agi honnêtement. Mais j'avais agi honnêtement aussi. Je continuai d'avancer sachant très bien où j'allais... En pleine connaissance de cause, j'ai offert mon talent et mon âme à une fausse idole. Mais mon sacrifice fut insuffisant. On me priva aussi du droit de dire la vérité, on me priva aussi du droit de mentir librement... Vous avez renversé l'idole de son piédestal et vous l'avez vous-mêmes anéantie. Vous avez vidé de sens non seulement ma vie, mais aussi la vôtre... » ¹³

Ces trois suicides jalonnèrent de martyrs la voie de toute une génération d'hommes de lettre de la Russie. Le testament moral de Fadeyev, en plus de consacrer une tragédie humaine, la tragédie de toute une génération, déploie tout un programme d'action pour les écrivains russes :

- a) continuer de mentir consciemment et docilement,
- b) rechercher la vérité ne fût-ce que dans l'art de la fiction,
- c) poursuivre la vérité par la liberté et rechercher la liberté dans la vérité.

La présence de ces trois directions d'activités artistiques se manifesta particulièrement durant les années immédiates d'après-guerre ce qui provoqua une réaction brutale contre ceux qui se refusèrent de « mentir comme indiqué ». Ce fut la dure époque du « jdanovisme ». Mais après la mort de Jdanov (1948) et surtout après celle de Staline (1953) les hommes de Lettres, surtout ceux de la jeune génération

s'empressèrent de profiter des moments de la défaillance de la dictature et se mirent à rechercher la vérité dans la fiction et même la liberté dans la vérité. *Le Dégel* constaté et annoncé par I. Ehrenbourg (mai 1954) fut accepté avec ardeur par les écrivains de l'Union Soviétique¹⁴. Témoins en sont les chaudes et ardentes discussions qui s'élevèrent autour et au 2e Congrès de l'Union des Ecrivains Soviétiques (décembre 1954), ainsi que dans les journaux et revues littéraires. De nombreuses œuvres littéraires paraissent où nous retrouvons de plus en plus les éléments essentiels de toute œuvre artistique. Nous retrouvons dans les œuvres récentes ce qui a si longtemps manqué à la poésie soviétique : les idées, les images, des sentiments sincères, la recherche de formes d'expression nouvelles.

Les idées, l'image, la forme

L'idée d'une œuvre poétique est organiquement liée aux moyens d'expression employés, c'est-à-dire à la forme et aussi à l'image ou les images invoquées. Ainsi, l'idée ou le thème, l'image, la forme (la rime, le rythme, etc.) et surtout l'équilibre, la proportion entre ces trois éléments conditionnent ce que nous pouvons appeler comme « la pulsation émotionnelle » de la poésie. Et c'est là que se trouve apparemment l'une des raisons essentielles des succès ou de l'échec de telle ou telle poésie en diverses époques de la vie du poète ou du peuple au milieu duquel il crée.

La réapparition de la poésie libérée de l'échantillon officiel du réalisme socialiste, traitant de nouvelles idées, trouvant des nouvelles images et surtout son succès parmi la jeune génération russe ne manquèrent pas d'alerter les autorités et deux attitudes différentes se manifestèrent. Ces deux attitudes apparemment opposées l'une à l'autre ne forment en réalité que deux aspects de la même réaction des officiels du pays et de leurs acolytes dans le domaine des Lettres et des Arts.

D'un côté, nous avons un mouvement de réformisme littéraire où les adeptes du réalisme socialiste cherchaient à faire croire que sous la

dictature stalinienne on s'était mal pris pour l'application de ce réalisme socialiste, que des réformes s'imposent simplement, des améliorations sont à faire, mais que les principes fondamentaux du réalisme socialiste sont bons. On se mit à critiquer à tort et à travers certaines anciennes méthodes. On pouvait rencontrer dans le journal satirique le *Krokodil* des parodies littéraires destinées à ridiculiser les tendances extrémistes. Témoin, cette poésie — parodie de K. Ivanov et intitulée *Dans le monde de la lyrique*. Elle est divisée en quatre parties et chacune d'elles porte un sous-titre : 1) Lyrique géographique (le voyage aller-retour sur la Volga avec l'epellation rimée des noms de « glorieuses villes soviétiques ») ; 2) Lyrique mécanique (un ouvrier d'atelier mécanique joint un dessin à sa déclaration d'amour faite en termes de technique) ; 3) Lyrique électrique (un électricien prie sa bien-aimée de ne pas être jalouse de la turbine électrique car il les aime toutes les deux) ; et 4) Lyrique agraire (la confession d'amour entre deux jeunes gens consiste à se mettre d'accord sur les résultats remarquables de l'emploi de la superphosphate dans les champs de leur ferme collective) ¹⁵.

Mais avec cela aucun échantillon nouveau n'est donné et les œuvres « conformes » (au réalisme socialiste) continuent à produire l'effet d'artisanat poétique et publicitaire en faveur de l'Etat, du Parti et de leurs entreprises diverses.

D'un autre côté nous observons une campagne virulente déclenchée contre ce que la presse officielle de l'URSS nomme « la poésie et les poètes de la décadence ». Qu'est-ce que c'est ? Qui sont ces poètes ? La presse soviétique nous donne des renseignements suffisants pour en juger. Prenons par exemple l'article *Les Childe Harolds du Tverskoï Boulevard*. Le titre seul nous fait penser à des sujets bien éloignés des constructions du socialisme ; l'indignation des auteurs de l'article nous indique qu'il s'agit de jeunes poètes, d'étudiants des diverses écoles supérieures du pays. On y raconte parmi d'autres choses que l'administration de l'Institut Littéraire Gorky est en alerte. Une assemblée d'étude spéciale est convoquée d'urgence et tous les étudiants des séminaires

de poésie sont tenus à y participer : « ... Les étudiants considèrent que le but de la poésie consiste à exprimer les sentiments et idées strictement intimes de l'âme sans aucun égard à l'opinion publique. Il vaut mieux, disent les étudiants, que le grand public ne les partage point car cela prouverait l'élévation et la particularité de l'âme du poète... » décrit le correspondant. Et il continue : « Où ont-ils puisé tout cela ces jeunes poètes qui n'ont même pas encore pu contribuer par leur travail et leurs œuvres à l'immense effort constructif de notre nation ? Et pourtant ils ont été élevés dans nos écoles, instruits sur les livres de Fadeyev, Cholkhov, Nicolas Octrovsky... » ¹⁶ s'exclame le correspondant de l'organe officiel des jeunesses communistes. Les journaux et les revues soviétiques nous révèlent avec indignation que de nombreux cercles littéraires se forment dans les villes universitaires, souvent dans des conditions semi-clandestines, des journaux, des bulletins manuscrits se répandent ; notons certains noms assez significatifs de ces bulletins-manuscrits : *L'hérésie*, *les voix fraîches*, *La feuille de figuier*, *La Culture*, *Le bouton bleu*, etc. ¹⁷.

Dans la nouvelle poésie contemporaine nous voyons apparaître toute une série d'images nouvelles qui forcent et provoquent un élan d'admiration de la part du lecteur, ce qui lui permet de percevoir l'essence phénoménologique de l'image poétique ; et c'est alors que nous participons à la joie que Bergson donne comme le signe de la création ¹⁸. Nous retrouvons dans cette poésie, surtout dans sa partie opprimée, poursuivie, pratiquement semi clandestine, de nombreux traits de cette véritable poésie qui, selon G. Bachelard : « ... avec ses milliers d'images de jet, d'images par lesquelles l'imagination créatrice s'installe dans son propre domaine... la conscience poétique est si totalement absorbée par l'image qui apparaît sur le langage, au-dessus du langage habituel, elle parle avec l'image poétique un langage si nouveau qu'on ne peut plus envisager utilement des corrélations entre le passé et le présent... la sublimation dans la poésie surplombe la psychologie de l'âme terrestrement malheureuse... » ¹⁹.

Et ce thème de l'âme terrestrement malheureuse est repris par les poètes russes contemporains, même par les plus jeunes ; mais ce thème semble étrangement lié avec une sensation d'oppression. Les auteurs de cette oppression sont :

« ... Des hommes de fer, des hommes rouillés qui cherchent à m'étourdir avec leurs mains inanimées afin que j'oublie avec eux que j'avais été un homme. Mes cris sont inutiles... Des hommes de fer, terribles, aux cerveaux immobiles. Je sors seul à la rencontre de leurs innombrables rangs... » ²⁰.

Ainsi les décrit Ivan Khabarov, jeune poète étudiant à l'Institut Littéraire Gorky à Moscou.

Le même sentiment de malheur terrestre, de la force opprimante et de la volonté à lui tenir tête est exprimée d'une toute autre manière dans un poème qui causa une grande surprise, souleva beaucoup d'émotion et fit grand bruit en URSS à cause des réactions critiques des « officiels ». Ce fut le poème *Les sept jours de la semaine* de Semen Kirsanov ²¹, le même Kirsanov de la poésie conformiste *Au journal l'UNITA* ! Le poète trouve une forme allégorique originale pour exprimer sans trop d'éclat sa fatigue d'être docile et conforme. Son poème fut publié dans l'une des plus grandes revues littéraires soviétiques. L'architecture du poème est assez compliquée, ce qui permit de dissocier parmi les lecteurs ceux qui lisaient avec le cœur de ceux qui l'observaient avec l'esprit froid. Il a fallu à ces derniers plusieurs semaines de temps pour comprendre la réelle portée du poème. L'auteur en appelle au pays en faveur d'une vie nouvelle et des cœurs renouvés. Une lutte s'engage entre le peuple qui veut cette rénovation des cœurs et ceux qui préfèrent que les cœurs soient « des instruments utiles, robustes comme des cadenas ferrés, pas compliqués, commodes et maniables, capables de tout exécuter sur commande : aimer, haïr, noircir, élever, anéantir, se taire, mourir ; des cœurs qui n'exigent point de cardiogrammes et pour que tout soit en ordre deux cents grammes (de vodka) seraient suffisants... » L'allusion est trop claire, mais les images sont disposées sur trois plans superposés en deux colonnes verticales : d'un côté nous avons les images d'une

société abrutie qui cherche à mainufaturer des cœurs nouveaux, artificiels et dociles ; mais, en face, il y a l'image de la société vivante qui désire des cœurs vivants et rénovés. Toute cette action se développe simultanément sur le plan réel du pays, puis sur celui de la société supposée imaginaire (mais qui symbolise en réalité la classe dirigeante), et enfin sur le plan du rêve qui fait pressentir au poète le grand risque de l'échec de ses désirs sublimes de liberté et de confiance mutuelle entre les hommes. Enfin, au sommet, ces trois plans et deux colonnes s'amalgament en une seule et unique coupole qui couvre tout le poème de ses voûtes sous lesquelles résonnent les paroles de la conclusion, le verdict du poète qui parle au nom du « pays », c'est-à-dire du peuple :

*Je ne permettrai pas que les désirs purs soient pétrifiés ;
Je ne permettrai pas que les idées soient immobilisées ;
Je ne permettrai pas que les fleurs de mai soient faussées
par des papiers colorés !...*

Une autre surprise, moins éclatante celle-là, fut la parution d'un recueil de poèmes d'Alexeï Sourkov, le chien de garde actuel du régime totalitaire dans le domaine de la poésie. Dans une longue introduction à ce recueil intitulé *Le vieux carnet de campagne* ²², l'auteur explique que les poésies présentées furent toutes écrites sur les champs de bataille, sous le feu de l'ennemi, dans la boue et le sang des longs mois de la dernière guerre. Ces explications sonnent comme des excuses, des justifications pour... les seuls poèmes qu'il avait probablement écrits sincèrement, avec ardeur, sans intentions faussées. C'est l'une des tragédies des poètes contemporains russes : ils doivent chercher des excuses pour une inspiration naturelle et une expression sincère. Dans ces poèmes et poésies de guerre, nous voyons émerger le même sentiment de malheur terrestre ; mais, en homme réaliste et matérialiste, il ne convient pas à Sourkov d'invoquer la Divinité et il s'adresse à... la planète Mars et ses habitants imaginaires :

*Oh, Mars éloigné et heureux,
Nous sommes plus petits que des bacilles sur vos écrans,
Notre gémissement ne vous parvient pas de l'éther*

*Et vous ne réaliserez jamais, amis Martiens,
Toute l'amertume de notre tragédie terrestre...*

Et plus loin nous voyons éclore dans le cœur de ce futur « surveillant ès Lettres » du régime une haine intérieure contre les dirigeants d'antan qui avaient abandonné le peuple et l'armée pour aller se réfugier derrière les montagnes de l'Oural, car c'est EUX qu'il vise en disant :

*Lorsque l'assassin de Berlin pillait
Les villes et les espaces de notre Russie,
EUX là-bas, tout en traversant les Ourals
Soupiraient : « Que Dieu nous sauve... »*

Toujours le même motif : les malheurs terrestres et les oppresseurs, bien qu'en fuite cette fois-ci.

Autrement, les sujets de guerre semblent disparaître lentement des pages de la poésie contemporaine. Mais ce qui en reste, c'est surtout le sujet de la mort. Le même Sourkov dans le même recueil nous donne son image de la mort : il la voit dans les rangs de tous ces soldats qui attendent patiemment chacun leur tour pour aller franchir la limite de la vie et il affirme qu'une fois cette ligne franchie, ces morts s'opposeront au passage dans l'histoire de tous ceux qui ont manqué de remplir leur devoir.

Cette conception de la mort comme une « limite », une « ligne » qui sépare deux aspects différents de la vie est familière aux poètes russes contemporains en dépit des 40 ans de l'éducation matérialiste. L'un des poètes parmi les plus intéressants actuellement, Alexandre Tvardovsky, parle franchement de la vie d'outre-tombe dans un poème spécialement dédié à ce sujet, mais sans titre :

*Mort stupide, tu menaces les hommes
De ton vide sans fond.
Mais nous nous sommes entendus ici
De continuer la vie au-delà de ta limite.*

*Et même cachés par ta brume silencieuse
Nous sommes ici avec tous les vivants.
Chacun de nous est en ton pouvoir,
Car là est ta seule puissance.*

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

*Mais tous ensemble réunis,
Nous connaissons les miracles :
Nous nous écoutons dans l'éternité
Et nous distinguons nos voix.*

*Et nous, les vivants d'aujourd'hui,
Nous ne restons pas seuls :
Ils sont avec nous, nos bien-aimés,
Nous ne sommes pas seuls, ni eux non plus.*

*Et combien que soit mince le lien,
La liaison entre nous reste là.
Entends-tu, mon ami, descendant ?
Tu répéteras mes paroles ! ²³*

Mais il y a aussi les problèmes et les thèmes de la vie, l'amour, l'art, la nature. La nature semble avoir un nombre considérable d'admirateurs. Est-ce parce que la nature est un sujet relativement sûr du côté des réactions des « surveillants », ou bien est-ce la manifestation phénoménologique du besoin d'exprimer ses impressions et ses observations ? Peut-être les deux. Mais c'est justement dans ces poèmes lyriques sur la nature que s'épanouissent les talents nombreux et variés des vieux et jeunes poètes russes. C'est là que l'image est donnée par l'imagination de l'auteur au moyen de formes perfectionnées jusqu'aux détails. Il y a des œuvres réellement remarquables du point de vue de la technique de versification et de « pulsation poétique ». Prenons par exemple, *L'attrapeur d'oiseaux* (Ptitselov) de Bagritsky où les éléments du réalisme sont si harmonieusement enchevêtrés avec la finesse du dessin et un lyrisme profond. L'attrapeur d'oiseaux joue de la flûte et :

*... En écoutant cette voix douce
Cette voix d'oiseau et de bois,
Un pinson sur un bouleau de la brousse
Répondit en tressaillant d'émou...*

Presque tous les poètes contemporains russes, à la grosse exception des « dociles » et des « conformes au réalisme socialiste », se sont fréquemment inspirés des divers sujets de la nature. Nombreux sont les vers sur les beautés encore sauvages de la Sibérie, c'est-à-dire justement de la contrée qui porte le moins de traces de la fameuse industrialisation

et civilisation socialiste. Bien que de nombreux vers lyriques se rapprochent dans leur perfection des échantillons de la poésie classique, notons tout de suite que la poésie contemporaine russe, après la disparition de Brussov et de Viatcheslav Ivanov, semble avoir rompu une liaison spirituelle et traditionnelle avec le classicisme en tant qu'école et source directe d'inspiration poétique. Néanmoins, le culte des Muses des Arts est manifestement présent et vigoureux, bien que ces Muses acquièrent d'autres images, d'autres symboles. L'oiseau, par exemple, en est le symbole le plus fréquent. Les poètes russes ressentent une tristesse profonde et amère lorsqu'ils constatent que cet oiseau magnifique de l'inspiration artistique est prisonnier dans une cage ou dans une tour bien gardée ; mais ce précieux prisonnier continue quand même de semer l'inspiration et la joie de la beauté. Un échantillon typique de ce culte artistique de la beauté poétique est le magnifique poème de N. Zabolotsky : *Tchertopolokh (Le Charbon)* ²⁴, une œuvre de grande valeur artistique dans laquelle nous voyons l'art atteindre un grand degré de perfection et où la finesse du dessin, les sentiments lyriques sont exprimés et donnés au moyen de vers ravissants non seulement du point de vue de leur mesure, rime et rythme, mais aussi au point de vue sonorisation, de la mélodie des vers. Tout le thème selon les pures règles phénoménologiques est amorcé par la présence d'un bouquet de fleurs champêtres et de chardons. Et immédiatement, l'imagination du poète nous transporte sur un autre plan, où ces chardons se transforment en étoiles pointues ; tout comme les étoiles, ces chardons sont, selon le poète, des créatures tissées de rayons, comme une bataille de la création aux épées levées, comme une tour d'ardeur et de gloire protégée de lances multiples. Dans l'imagination de l'auteur, cette tour de gloire se transforme ensuite en son rêve dans la prison où, derrière une grille noire comme la nuit, est enfermé l'oiseau merveilleux que personne ne peut libérer. Et le poète conclut :

*... Et probablement je vis mal aussi
Car je ne puis l'aider non plus.
Et un mur de chardons se dresse
Entre moi et ma joie sublime ;*

*Une épine pointue et raide
S'allonge jusque dans ma poitrine
Et déjà pour la dernière fois
Triste et magnifique
Le regard de ces yeux inextinguibles m'éclaire.*

Cette disposition des images sur plusieurs plans nous donne la sensation de volume, de profondeur ; quant à la mélodie des vers, elle accentue le relief émotionnel de toute la poésie.

La jeune génération

L'apparition de jeunes poètes faisant souvent preuve d'un grand talent qui ne demande qu'à se développer et se perfectionner, présente actuellement un intérêt tout à fait particulier. Les conditions présentes en URSS imposent actuellement à ces jeunes poètes la nécessité de se former et grandir en pleine bataille, car c'est surtout eux qui sont visés par les attaques de la critique officielle. Malheureusement, il n'est pas encore possible de connaître toutes les œuvres et idées créatrices de cette jeunesse, mais ce que nous en savons déjà nous donne le droit d'espérer pour l'avenir de la poésie russe.

Le jeune poète le plus brillant et le mieux connu au cours des deux dernières années est certainement Evgeni Evtouchenko, né en 1933 et dont le poème de vingt pages *La Station Zima*²⁵ attire sur son auteur l'attention des hommes de Lettres, mais malheureusement aussi celle des dirigeants politiques du pays. C'est un poème autobiographique, réaliste et sincère, composé avec beaucoup de talent. C'est l'histoire d'un jeune étudiant de Moscou, membre des jeunesses communistes, qui se met à réfléchir et observer. Il s'aperçoit que chaque être vivant est placé devant ses propres problèmes spécifiques et qu'il est le seul qui soit capable de leur trouver des solutions appropriées. Il s'en va dans son village natal, la Station Zima, en Sibérie centrale. Les rencontres qu'il y fait, les conversations qu'il y entend ne font que renforcer cette pensée : il n'existe pas de réponses préparées sur mesure. Et lorsqu'il quitte de nouveau son village, celui-ci personnifié sous l'image de La Sagesse lui dit :

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

*... Cherche, cherche, mon fils à travers le monde.
Marche fièrement afin que tout ?
Ton regard et ton cœur, te porte en avant...
Aime les hommes et tu apprendras à les connaître...
Et si tu succombes un jour, reviens à moi...
Vas !*

Et je partis.

Et je suis en marche.

La presse communiste ne tarda pas à condamner bientôt ce poème et attribuer à son jeune auteur des idées décadentes et des intentions subversives. On commença par le chasser des rangs des jeunes communistes. Mais le jeune poète ne sembla pas être intimidé outre mesure et ses poésies continuent de paraître. Dans l'une d'elles il répond directement à ses critiques et accusateurs de la manière suivante :

*... Quel triste sort que de végéter dans l'ignorance
Et toujours ambitionner le trône de la justice ;
Attribuer à la jeunesse cherchant sa chance
Des intentions perfides pleines de malice.
Le zèle dans le doute est une vertu délétère,
Un juge aveugle n'a droit qu'au déni,
Car voir dans l'ami seulement l'adversaire
Est plus infâme que servir l'ennemi !... ²⁶*

Ce qui est typique de la poésie de la jeunesse c'est sa tendance vers l'auto-observation, la pénétration en profondeur de la nature humaine et de son âme, une sévérité envers ses propres attitudes morales et envers celles des autres, un esprit critique en face du passé et du présent. La diversité est grande dans les sujets sur l'homme du présent, mais la note dominante est celle de la tristesse. Une jeune poétesse dont le nom devint connu au cours des quelques dernières années, Julia Neumann, décrit de la manière suivante les contemporains de sa génération, la génération à laquelle elle appartient elle-même :

*Leur vie se composa
Sur leur conscience.
Tout est pur dans ce récit —
Qui donc le sait sinon moi ?*

*On a vieilli sans être mûr,
Sans avoir brillé on est terni,
Mais on hait la vie sordide
Sans avoir jamais trouvé la grandeur ²⁷.*

Quant à l'avenir, il est vague, on cherche de nouveaux chemins, des buts clairs et précis. Une image, une idée qui ressemble à une obsession ressentie universellement parmi les jeunes écrivains russes, c'est la route, le chemin. Un chemin qui s'étend devant vous et s'enfuit vers l'horizon. Nous avons vu Evtouchenko partir, marcher sur ce chemin pour parcourir le monde, pour apprendre à connaître les hommes et les aimer et pour trouver les solutions à ses nombreux problèmes d'enfant. Une autre jeunes poétesse, étudiante à l'Institut des Mines de Leningrad, Ludmilla Gladkaya, cherche aussi son chemin et implore les hommes de l'aider :

*... Et moi, je ne sais où aller,
Quel chemin demander et où.
Ma voix est faible et intime :
Hommes, aidez une aveugle à traverser ! ²⁸*

Une autre étudiante, de l'Institut Littéraire Gorky, une jeune poétesse qui parvint déjà à s'assurer une reconnaissance dans le monde poétique de l'URSS, Bella Akhmadullina, marche aussi sur son chemin :

*... Nous marchons fatigués,
Nos mains sont froides,
Nous sommes déjà vieux
Comme des sorciers,
Nous sommes déjà inutiles
Dans cette jeune forêt... ²⁹*

Quant à Julia Neumann, elle consacre toute une poésie au même sujet :

L'homme en marche :

*Il avance à travers le silence des siècles,
En dépit de l'invisible résistance ;
Il fait son chemin terrestre décidé à tout endurer...
Et toutes les créatures lui crient dans le dos :
Ne te courbe pas sur les problèmes,
N'ambitionne pas de tout savoir et connaître,
Car en multipliant tes connaissances,
Tu multiplies ta tristesse en même temps...
Mais l'homme continue sa marche,
Par la puissance de ses muscles et de son esprit,
Il avance, il avance...
D'une intuition à l'autre,*

*Par les monts et les courbes, il marche,
Il marche, marche pour enfin arriver,
Pour atteindre... puis de nouveau marcher...* ²⁰

C'est au fond le problème de l'homme, de sa vie, de son droit à la liberté au moins intérieure. C'est le sujet des luttes humaines, de la force physique et spirituelle qui conduisent l'homme du néant vers la perfection illimitée, que seul Dieu dépasse. Mais de Dieu, naturellement, on n'ose pas encore parler ouvertement, à l'exception de quelques vieux poètes de renom qui ne craignent rien car le pouvoir temporel ne leur peut plus rien. N'est-ce pas là l'image de toute une jeunesse en marche, à la recherche de son idéal spirituel ? Car, il faut le reconnaître, cette jeunesse s'est refusé d'adopter l'idéal officiellement imposé.

Le maître

Lorsque nous parlions des quelques vieux maîtres qui ne craignent pas d'exprimer ouvertement leurs convictions, nous avons en vue en premier lieu Boris Pasternak. C'est indéniablement lui le grand maître de la poésie et des Belles-Lettres russes actuel. La critique officielle soviétique cherche à passer sous silence, de façon quasi totale le nom et l'œuvre de ce poète. Mais le monde entier accorda sa reconnaissance au grand talent de cet homme qui s'est donné totalement à l'art des Lettres. Le récent succès mondial du roman de Pasternak *Le Dr. Jivago* est le triomphe de la vérité, mais aussi en même temps le témoignage de la tragédie de l'artiste : la seule langue dans laquelle — et le seul pays où ce chef-d'œuvre brille par son absence, sont sa langue natale et son propre pays ²¹ ! Et ceci pour les mêmes raisons à cause desquelles le roman fut justement apprécié partout ailleurs : il n'est pas conforme au réalisme socialiste, ses conceptions sont individualistes et spiritualistes, et il possède de multiples qualités de forme qui en font une œuvre littéraire d'une grande perfection.

La bouleversante sincérité des vers de Pasternak, leur simplicité nouvelle, la sonorité limpide de leur forme nous émeuvent profondément.

Nous n'y rencontrons guère d'artifices inutiles, ni de jonglage de forme, mais nous n'y trouvons pas plus de vers accessibles exclusivement à des esthètes raffinés et sceptiques. La gravité et la pureté des idées et des formes sont les traits dominants de l'œuvre de ce poète. La source d'inspiration vivifiante et intarissable de ce poète et prosateur si abondant, la source de ses forces presque surhumaine qui lui permirent de ne pas plier sous l'oppression et l'injustice et de garder son propre visage largement ouvert en dépit des pressions, des calomnies, des dangers et des menaces, c'est la Foi, c'est la conception de la vie profondément chrétienne...

Les thèses fondamentales de sa vie personnelle et de son générateur, clairement exprimées dans ses œuvres et tout spécialement dans deux de ses romans de caractères autobiographiques : *Le Sauf-Conduit* (1931) et *Le Docteur Jivago* (1956) pourraient brièvement être résumées en ces quelques phrases : « La source de notre histoire est l'Évangile, c'est le Christ Lui-même... L'amour envers son prochain... la liberté personnelle... acceptation de la vie comme un sacrifice de soi-même... » La méthode préférée de Pasternak consiste à animer tous les objets qui l'entourent ; il accepte et conçoit le monde d'une manière complexe, et il n'existe pour lui aucune frontière entre l'homme et les choses. C'est pourquoi toutes ses images sont vivantes, actives. Dans son art de voir toujours du nouveau dans les objets et les phénomènes de la vie ambiante, il nous fait penser à Marcel Proust : la nuit s'en vient comme une vagabonde à pieds nus (*La nuit blanche*), ... la rue frémit sous la battue de la pluie et du vent (*Au dégel*) ... les pierres regardent le ciel et le vent rame sur les tilleuls (*Les vagues*) etc. — Il n'y a presque pas de poésie de Pasternak où l'on ne trouve des descriptions de la nature ou bien des sujets et des actes comparés à ceux de la nature. Mais il a une conception dynamique de cette nature qu'il adore, on ne trouve pas chez lui de « natures mortes ». Il ne décrit jamais une nature statique ; il aime particulièrement décrire les actions de cette nature : la pluie, le vent, la tempête, les tourbillons de neige. La nature lui fait ressentir la joie de

la liberté et l'enivrement par l'espace. Toute sa poésie est saturée de changements de saison, d'enchevêtrement de lumière et de ténèbres, de bruits vagues et de rayons du soleil et des étoiles. Pour lui, comme pour le poète du Nicaragua, Ruven Dario, la nature est un prolongement dans le temps et l'espace des sensations et des émotions du poète lui-même.

Et voici son interprétation de l'histoire : « ... Les anciens dans ce sens n'avaient pas d'histoire. Rome n'était qu'un marché de divinités empruntées, une ville de peuples opprimés... Et voilà qu'au milieu de cette orgie de mauvais goût, de cette orgie d'or et de marbre, IL apparaît, léger et vêtu de lumière, éternellement humain... Et depuis ce moment les peuples et les dieux cessèrent d'exister et l'Homme commença son existence... La chrétienté, le mystère de la personnalité, c'est justement ce qui devait être incorporé dans la vie afin que cette vie obtienne un sens réel pour l'homme... » A la lumière de ces lignes, combien compréhensibles deviennent les vers de son *Hamlet* :

*Si seulement cela est possible, Mon Père,
Que le Calice passe devant Moi...*

et sa conclusion :

*Je suis seul. Tout sombre dans l'hypocrisie.
Vivre une vie n'est pas traverser un champ...*

Le thème du Golgotha et les images du Christ Enfant et Crucifié, l'attente de la glorieuse Résurrection et du Jugement Dernier complètent le cercle thématique des sujets tirés de l'Evangile. Les images, les paroles, des locutions entières nous sont familières des Evangiles, et pourtant elles nous paraissent toutes neuves car ils sont interprétés pour nous par une âme réellement vivante et irradiée par la lumière céleste. Nous ressentons le froid de la nuit de Bethléem, nous voyons s'avancer les bergers, les chameaux, les ânes et même l'étoile qui guide les Mages. Il n'y a pas et il n'y eut jamais jusqu'ici dans toute la poésie russe rien de plus réel et de plus concret, rien de plus sensible et de plus accessible, rien de plus clair et de plus compréhensible sur la vie du Christ que ce que nous avons dans les magnifiques poésies de Pasternak. Ses œuvres ne con-

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

tiennent aucun élément de haine ; seulement de la tristesse et de l'amour à profusion, mais dans cette tristesse, il y a toujours une consolation. La fin de l'existence d'un homme est présente aussi ; les minutes d'agonie précédant la mort et celles précédant la mise en terre sont décrites d'une manière émouvante avec nombre de détails réalistes et significatifs.

Boris Pasternak croit fermement au triomphe de la justice et de la vérité. Fort de cette foi il suit sans détours et sans compromis le chemin qu'il s'est choisi et accomplit son devoir moral et spirituel sur cette terre en attendant la vie éternelle. Dans l'une de ses poésies, il donne aux jeunes gens le conseil de cette vie droite :

*... Les autres suivront sur ta voie
Pas après pas cette trace vivante.
Mais tu ne dois guère faire de cas
D'un échec, pas plus que d'une victoire.*

*Tu ne dois pour la moindre ma mie
Rien céder de ta Foi,
Mais rester toujours vivant,
Rien que vivant. C'est tout ⁸³.*

La poésie et toute l'œuvre littéraire de Boris Pasternak attendent encore leurs traducteurs et surtout leurs interprètes, car il n'est guère facile de transposer l'esprit et surtout la forme souvent parfaite de ce grand poète et écrivain contemporain russe.

Mais nous éprouvons une grande consolation. Car ayant de tels maîtres et de tels disciples, la poésie russe se trouve dans le bon chemin et sera probablement encore capable d'apporter de multiples et précieuses contributions au trésor mondial des Belles-Lettres dans le monde.

QUELQUES THÈMES ET IMAGES DANS LA POÉSIE CONTEMPORAINE RUSSE (1953-1958)

<i>Thèmes</i>	<i>Images</i>	<i>Auteurs</i>
— L'oppression spirituelle	— Hommes de fer aux cerveaux immobiles ;	I. Khabarov
—	— Une tour gardée ;	N. Zabolotsky
—	— Un mur de chardons.	

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

<i>Thèmes</i>	<i>Images</i>	<i>Auteurs</i>
— Désir de sincérité et de liberté	— Atelier de confection de cœurs neufs.	S. Kirsanov
— Désir de s'adresser à un arbitre objectif	— La planète Mars ;	A. Sourkov
	— La Sagesse ;	E. Evtouchenko
	— Les blés dans le champ.	E. Evtouchenko
— La mort	— Une ligne, une limite.	A. Sourkov
		A. Tvardovsky
— L'inspiration artistique	— Un oiseau magnifique ;	N. Zabolotsky
	— Un cheval rose.	V. Nikonov
— Le destin humain	— Une route.	A. Doudintsev (prose)
		E. Evtouchenko
		L. Gladkaya
		B. Akhmadullina
		J. Neumann
— La nuit	— Une vagabonde aux pieds nus.	B. Pasternak
— L'immortalité, la vie d'outre-tombe	— Les étoiles comme les yeux des défunts.	M. Loukonine
— La vérité, l'amour	— Une femme invisible.	V. Sokolov
— L'amour	— L'eau couverte de glace	M. Doudine
— Le froid	— Un voyageur qui emprisonne l'eau.	M. Doudine
— L'hiver	— Une jeune femme aux joues roses.	A. Prokofiev
— Le pic-vert sur un arbre	— La forge.	A. Prokofiev
— La vieillesse	— Une sorcière aux grands yeux.	N. Zabolotsky
— La vie humaine	— Un jeu de dés du destin ;	N. Asseïev
	— Une barque à voiles.	L. Tchernomortsev
— La poésie	— Un breuvage d'absinthe amère et de menthe qui soigne l'amertume.	L. Tchernomortsev
— Les souffrances de guerre	— Une planche avec des clous comme un morceau de crucifix.	O. Bergholz
— Les espoirs et désirs pour un meilleur avenir	— Des rêves, des légendes sur des pays imaginaires (« où tout va à l'envers »).	A. Kovalenkov
		V. Ryjey
— Le dur présent et un avenir plein d'espoirs	— La nuit et le jour.	R. Rojdestvensky
— Hommes à la recherche d'un idéal	— Des aveugles.	L. Gladkaya
		Ya. Akim
		V. Feodorov

NOTES

1. Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*. Presses Universitaires de France, Paris, 1957.
2. *Possev*, No 507, 29 janv. 1956.
3. Gaston BACHELARD, *op. cit.*, p. 11 ; à comparer avec I. H. VANDENBERG, *The Phenomenological Approach in Psychology*. Springfield, Ill., 1955, p. 61.
4. Pierre-Jean JOUVE, dans *Miroir, Mercure de France*, p. 170, cité par G. Bachelard.
5. Andrée CHEDID, *Terre et Poésie*, éd. G.L.M., No. 14 et 25, cité par B. Bachelard.
6. A. GOURSTEIN, *Les problèmes du réalisme socialiste*. Moscou, 1941, cité par B. Gorély, *Science et Lettres soviétiques, Aux Portes de France*. Paris, 1947, p. 179.
- A comparer avec le texte des Statuts de l'Union des Ecrivains Soviétiques :
 « Le réalisme socialiste, étant la méthode fondamentale des belles-lettres soviétiques et de la critique littéraire, exige de l'artiste un tableau véridique, concret et historique de la réalité dans son développement révolutionnaire. La véracité et le concret historique du tableau artistique de la réalité doivent s'allier à la tâche de la transformation idéologique et de l'éducation des travailleurs dans l'esprit du socialisme »
7. *Pravda*, No 13709, 15 fév. 1956, p. 11.
- A comparer avec les idées staliniennes :
 « L'artiste soviétique doit considérer comme sa tâche quotidienne l'assimilation de la conception communiste du monde, celle qui donne la force de l'orientation et la compréhension de la liaison intérieure des événements ambiants » Staline : *Questions du Léninisme*, p. 14).
8. *Znamya*, No 10, 1953.
9. *Vetchernaya Moskva* du 16 janv. 1956 ; aussi dans la brochure *Vot Kukuruza (Voici le maïs)*, publiée par le Ministère de l'Agriculture de la RSFSR. Moscou, 1956.
10. *Ogniomok*, No 18, 1956.
11. *Novyi Mir*, No 3, 1956.
12. *Literaturnaya Gazeta*, No 34, 1954.
13. *Possev*, No 558, 20 janv. 1957.
14. Ce ne sont pas tous les écrivains soviétiques qui firent entièrement confiance aux apparences d'une nouvelle ère de « dégel ». Une attitude de méfiance s'était également manifestée. Témoins les vers de Vera INBER publiés dans le recueil *Les aventures du glaçon* ; la poétesse y décrit les aspects du dégel, mais soudain le vent du Nord se lève et la terre se recouvre de neige, glant tout ce qui a réagi à la température clémente précédente ; et l'auteur de conclure : ne prenez pas le dégel pour le printemps !
15. *Krokodil*, No 32, 1953.
16. *Pravda* du 28 avril 1957.
17. Une étude intéressante à ce sujet fut publiée récemment dans la revue allemande *Ost-Europa*, No 7-8, 1958. Stuttgart ainsi que dans la revue littéraire russe en exil : *Grani*, Nos 30 et 31, 1956, Frankfurst-Main.
18. Gaston BACHELARD, *op. cit.*, p. 10, à comparer avec H. BERGSON, *L'énergie spirituelle*.
19. Gaston BACHELARD, *op. cit.*, p. 12.
20. *Komsomolskaya Pravda* du 28 avril 1957.
21. *Novyi Mir*, No 9, 1956.
22. *Znamya*, No 5, 1957.
23. *Possev*, No 398, 20 nov. 1955.
24. N. ZABOLOTSKY, *Tchertopolokh (Les Chardons)*. *Literaturnaya Moskva*, recueil II, 1956.
- On vient d'annoncer le décès de ce poète à Moscou, le 15 octobre dernier.
25. *Oktyabr*, No 10, 1956.
26. Tiré des *Vers matinaux*. *Novyi Mir*, No 4, 1957.
27. *Oktyabr*, No 3, 1957.
28. *Komsomolskaya Pravda*, 28 décembre 1956.
29. *Komsomolskaya Pravda*, 28 avril 1957.
30. Julia NEUMANN, *Idoustchiy Tchelovek*.
31. Une publication en langue russe du roman *Dr. Jivago* est annoncée... aux Etats-Unis par University of Michigan Press.
32. *Grani*, No 37, 1958.
33. *Znamya*, No 9, 1956.

Miscellanea

Nécrologie :

CASIMIR NITSCH

La linguistique polonaise a perdu un de ses plus éminents représentants. Le professeur Casimir Nitsch est décédé à Cracovie le 26 septembre 1958. L'Université Jaguellonienne et avec elle les linguistes et les polonisants du monde entier déplorent la mort du plus grand dialectologue polonais. Il n'est pas possible d'énumérer ici tous ses ouvrages dont la plupart ont une valeur inestimable pour les étudiants et chercheurs intéressés à la dialectologie polonaise et à celle des autres langues slaves de toutes les régions de la Pologne historique. Il fut le créateur de l'« école de Cracovie » qui a fourni aux différentes universités polonaises et étrangères de nombreux professeurs de marque. Ce sont ses élèves qui occupent aujourd'hui la grande majorité des chaires de philosophie polonaise. Il fut aussi un grand spécialiste des questions phonétiques et orthographiques de la langue polonaise, de l'étymologie, de la grammaire historique et du vieux-polonais. Le nombre de ses publications scientifiques s'élève à plus de 700. Qu'il suffise de mentionner : *Atlas des dialectes polonais*, *Description monographique des dialectes polonais*, *Recueil d'études linguistiques polonaises* et *Dictionnaire des dialectes polonais* (encore inédit).

Il ne fut pas seulement titulaire de la chaire de philosophie polonaise à l'Université de Cracovie, mais il y fonda aussi un centre d'études slaves et enseigna la linguistique slave avant de se consacrer entièrement à l'enseignement du polonais. Tout au long d'une carrière qui s'est étendue sur plus de 60 ans (il est mort à l'âge de 85 ans), le professeur Nitsch contribua aussi régulièrement à la rédaction de périodiques spécialisés, comme *La langue polonaise*, *Annuaire de la slavistique* et *Le peuple polonais*. Il fut le dernier président de l'Académie Polonaise des Lettres et des Sciences (P.A.U.) et l'animateur de plusieurs sociétés savantes, comme « Société Linguistique Polonaise » et « l'Association des Amis de la langue Polonaise ». Il a formé deux générations de slavistes et de polonisants parmi lesquels on compte d'éminents professeurs bulgares, hongrois, serbes, slovaques, tchèques et surtout beaucoup de polonais. Qu'ils continuent son œuvre dans l'esprit de leur maître, lequel unissait en lui les plus hautes vertus de la science et de la morale !

T. F. DOMARADZKI

Recension :

Andrzej GOLUBIEW — *Boleslaw Chrobry* (Boleslaw the Valiant), Warsaw, 1956 (IV edition corrected by the author). Vol. I, *Puszcza* (The primeval forest), 424 pages ; Vol. II, *Szlo Nowe* (The New was coming), 617 pages ; Vol. III, *Zle Dni* (The bad days), 502 pages ; Vol. IV, *Zle Dni* (The bad days), 462 pages ; Vol. V, *Rozdroze* (The crossroads), 522 pages ; Vol. VI, *Rozdroze* (The crossroads), 668 pages.

One of the most difficult ventures a writer can embark on is that of writing a historic novel. Not many writers have succeeded. This is because

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

the writer must have not only a more than fair knowledge of historic facts, but he should also display a thorough understanding of the epoch and its people, and — what is perhaps the most important and difficult task — he should find the underlying reasons and motives of human behaviour and actions. He should interpret and explain history not only through facts but through human activities, thoughts and reactions. At the same time the people he brings to life must fit into the general background, into their surroundings and their time. The more remote the epoch, the more difficult the task becomes. In the case of the early history of Poland there are very few historic sources (and those available are mostly foreign ones) to permit a proper interpretation of the beginnings of this state and nation.

A. Golubiew concentrates his narrative within the narrow limits of only fourteen years, that is the period 992-1006, the turn of our millenium. These years mark the birth of Poland as a state. They also cover the accession of Boleslaw the Valiant to the throne of his country — first as Duke, then as King — the formative period of the Polish state which brought about the creation of the Polish nation, conscious of its identity and aims.

A. Golubiew is well acquainted with available historic sources connected with this period. His facts and data, as well as the identity of the leading personalities are perfectly correct in all details. Golubiew tries to keep as close as the narrative permits to old chronicles, legends, sagas and documents. With the vision of a true artist he adds only as much as is absolutely necessary to link those data into a narrative, expanding and adding missing links in order to create the environment in which his people might have moved and acted.

Golubiew wrote the first volume in 1931-1942, the last two volumes in 1949-1955. These dates are very significant. They explain not only the choice of subject and the subsequent changes in its treatment, they are — perhaps — the clue to the differences in the time taken to write each volume.

It should be remembered that in 1940 Poland was under German occupation, which involved atrocities recalling those committed at the beginning of the millenium. Once again, as in those remote times, Poland's Western neighbour was attempting to deprive her not only of her independence, but of her hopes for the future, her tradition and her culture. As a Pole, Golubiew must have felt deeply the tragedy of his country. A desire might have been born in him to re-create the myth of a distant past, when the country had started to emerge into existence and for the first time suffered from the aggressiveness of her neighbour. Poland had found then a great king and statesman to lead her towards a new life and the ideals of Christendom. He had awakened the consciousness of the people to the realization of national identity and to the necessity of unity and endurance.

The structure of the novel, and the way in which the narrative develops and unwinds in a rapid crescendo of tangled events and emotions, appear to prove that Golubiew did not conceive the book in its final form. Perhaps he originally intended to write only a rhapsody, a saga of times past, trying to find in it an escape from the present and its tragic realities. If so, the subject carried him on far beyond his intentions. The book became a great epic of an epoch and its people, of a time when new ideals and a new outlook on life

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

forced people to give up their old beliefs and traditions in order to create for themselves a new road into the future. From the original rhapsody of the first volume the narrative, at first slowly, then with dynamic crescendo, starts to gather momentum, changing into an attempt to re-create history such as it had been, with all its greatness, its evils and mistakes. Golubiew does not idealize anything or anybody. What he sees in those times is an epoch of bitter struggle between the elementary forces of primeval life and the awakening of human consciousness to the powers of mind and soul. This process is clearly described in *Boleslaw the Valiant*, the first among his nation to realize the futility of fighting the New. Instead of rebelling against it he tries to understand and adapt it to the needs of his country and his aims.

Everything in the book is action, like a dynamic eruption of secret forces that for years had been locked up within the magic circle of tradition and isolation. As a great river in spring, freed of the chains of ice which kept it in their spell, sweeps forth everything in its path, the New sweeps over the country, over the bewildered people, the primeval forests and swamps, the villages and cities. It cannot be resisted, that mysterious power that urges people to give in and follow in its steps.

It often happens in books of this size that the writer weakens on his way. He cannot keep up with the subject and gradually the tension lessens, the characters seem to fade, and the reader closes the book with a sigh of relief. Not so with Golubiew. From the very first till the last page he keeps the reader in suspense. Almost with each chapter the tension rises, emotions become deeper and more violent, and when we finally close the book we cannot but regret that it is the end, for it ends too suddenly, when so many things have still not been told.

Golubiew is a true master in every respect. Before our eyes unfolds the struggle between states and men, ideas and ideals, passions and deeds, body and soul. The characters in the book seem to be alive. They are intensely human; we understand them, their thoughts and feelings, their reactions, tragedies, disappointments and failures. For they act and behave in a way that is human and real. It is this that brings them so close to us. Each character is an individuality, each of them has to fight his battles with life and himself. But as the inner life of man is the same today as it was a thousand years ago, we find in them something of ourselves. They too — as we do — had to reconcile themselves to changes and to the New that is always mercilessly urging us forward. They too had to solve the riddles and problems, which life keeps forcing on Mankind and Man.

Golubiew believes in Man. He tries to tell us that in the ultimate result the life of a nation and of Man depends on human free choice. The future is the logical outcome of human thought, ideals, passions and strivings. Golubiew shows the effects of Christianity slowly penetrating into the human soul and the constructive power of Christian ideals. He believes that in every human being there is at least one chord that remains heavenly pure and can bring Man to God. If touched, this chord can bring about the harmony between Man and his soul and mind, it can influence and alter his life and cause the miracle of spiritual rebirth through divine grace, the reconciliation with life and all its contradictions. But this hidden chord answers only to human touch

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

— the touch of Christian love, understanding and compassion, and the respect due to human dignity, which is the supreme gift of God to man. In the book Golubiew puts in counter-opposition the ideal of Christian universalism and ethics to that of wordly strife for power and domination ; the ideal of Christian love and mercy — to cruelty, hatred, selfishness and pride.

There is also another aspect of the book — its deep understanding of the human soul. The pages about St. Adalbert and the influence his martyrdom exercised not only on the life of his disciples and friends, but on a great statesman and a whole nation, are a study on the power of human thought and Christian humility. Golubiew's insight into the innermost recesses of the human soul is almost uncanny. He understands not only simple people, a great ruler, an outcast, or a proud king, he also understands the complex inner life and exaltations of a mystic, or the despair of a deeply religious man assailed by doubts and the realization of his own shortcomings and faults.

The scene of St. Adalbert's martyrdom is made even more tragic through its humanity. The man who is dying is not only a mystic, he is an ordinary human being who reacts to death as anybody else would. The various stages of the blacksmith's search for God and the truth are told in words so simple and yet so full of depth that they make the reader yearn for the grace of a similar experience. The scene of the king's judgment over the murderer of the five hermits, which turns into a judgment over the judges and the entire audience, is something not easily forgotten.

As a true artist Golubiew is also a master in painting landscapes. He loves nature and catches all its moods and facts. Nature is indeed an indispensable attribute of the narrative. It sets the stage, provides the explanation for human behaviour and activities, and helps us to understand why those people found it so difficult to come out of their wilderness and their forests, to abandon the simplicity of their lives and follow the New that against their will molded them into a new shape. Nature is to the narrative a constant and important factor as essential, as the characters, and equally full of life, realistic and unpredictable, as human beings are.

The structure and form of the book are well suited to its artistic aims. At times the narrative might appear uneven, perhaps even chaotic. The story unwinds itself in fits and starts. It breaks off from one subject to follow another, moves from place to place, from one set of people to another, flows calmly for a while then bursts into a storm of passion or action. In a way it is the story of several groups of separate people, which nevertheless are linked together, although they even do not realize it. It is thus in keeping with the complexity and uncertainty of the times and the changeability of human fate and emotions.

The chief aim of the book is to show us the development of the King, and the effect this had on the fate of the country and the entire nation. All other characters share in this process and appear not only to follow, but also to complement and explain that which was happening in the mind and soul of their ruler. Sometimes they are guided by him, at other times it is he who is guided by them.

The style and language of the book are well adapted to the subject. They too change and follow the structure and stages of the narrative. Golubiew

wanted to re-create an epoch and in order to do this he had to use a special language. Therefore he introduced archaic language, old dialects or words which have gone out of use. But this does not mean that he attempted to write or even quote the old language. All he intended was to create a certain artistic effect and in that he succeeded. It would not have been even possible to re-create the old language of the X or XI centuries and it would have only created unnecessary difficulties for the reader. At the end of the last volume there are two dictionaries : one of archaic and disused words and expressions, the other of historic dates, names and places. Both are of great help and interest.

Golubiew started to write the book during the war. The last two volumes were written when a complete change occurred in the life of Poland and its people. In such circumstances it was not easy to complete it in compliance with the « New » that had swept over the country and his own life, and at the same time not to endanger its publication inspite of remaining true to himself. Some compromises were unavoidable. But they are of no consequence and always sound insincere and false. In spite of all those difficulties Golubiew not only did not lose the leading principle of his work, he also managed to maintain its high standard all through and his dignity and independence as a writer.

An interpretation of a book depends in its final stage on the reader, on what he is looking for in it. For we try subconsciously to find in books a part of ourselves, the reflection of our own feelings, thoughts and longings. To a foreign reader who is not familiar with European and Polish history, the book might — perhaps — be difficult at times. But if even the historic value of *Boleslaw the Valiant* escapes some of the readers, the purly human value of this book is so great, that it will always fascinate and appeal to all those, who try to understand the human soul and all those changes that life forces on us ; the eternal struggle of Man against himself and his surroundings, the loneliness and tragedy of this unending fight, to which there shall never be an end or final result.

*“For there is only one road for Man, a straight and
straightforward road — crossroads that never end”,*

From the very beginning *Boleslaw the Valiant* has been a best-seller in Poland and has already had its fourth edition. Indeed, it would have been strange were it otherwise. Polish literature has gained a valuable contribution to its historic novel, which already has such masterpieces as Sienkiewicz's trilogy and the beautiful *Crusaders* by Kossak-Szczucka.

The book is a tribute to the past. It also proves that the human mind and soul cannot against their will be chained or channelled into submission and shall always find ways of expressing themselves through work of art.

J. G.

Notes :

COMMENTAIRES A L'AFFAIRE PASTERNAK

*Sinon vide elle comporte trop de périls.
Aux jours du Grand Conseil
Où l'autorité suprême se réunit,
En vain une place y est pour le poète :*

(« A un ami » — B. PASTERNAK)

Trois physiciens soviétiques, P. A. Tcherenkov, I. E. Tamm et I. M. Frank, choisis pour l'obtention du Prix Nobel 1958 en Physique se rendent à Stockholm. L'écrivain russe Boris Pasternak honoré par le même Prix Nobel de Littérature, fut obligé de refuser cette éminente distinction. Ces deux faits sont significatifs, bien que difficilement explicables par la logique normale. Le cours chronologique des événements se déroula comme suit :

— Le 23 octobre, fut annoncée la décision de l'Académie Royale de Suède d'attribuer le Prix Nobel de Littérature à l'écrivain russe Boris L. Pasternak.

— Le 24 octobre Anders Esterling, Secrétaire de l'Académie envoya le télégramme officiel invitant Pasternak à se rendre à Stockholm pour recevoir le Prix Nobel.

— Le même jour les journalistes et correspondants occidentaux à Moscou parviennent à interviewer Pasternak ; celui-ci exprime sa joie pour l'honneur qui lui fut fait par l'octroi du Prix Nobel, mais déplore sa solitude dans cette joie. (Voir les reportages du FIGARO, de l'United Press International, du DAILY TELEGRAPH).

— Le 25 octobre, la LITERATUNAYA GAZETA consacre la moitié de ses colonnes à insulter B. Pasternak et son œuvre, oubliant probablement que le roman *Le Dr Jivago* n'a jamais paru en URSS. Une lettre y est également publiée, datée de septembre 1956 et signée par le Comité de Rédaction du journal littéraire NOVYI MIR ; les rédacteurs y expliquent les raisons pour lesquelles le roman *Le Dr Jivago* est refusé pour la publication, bien qu'ils y admettent certaines qualités littéraires, mais « ...l'esprit de votre roman est un esprit d'opposition à la révolution socialiste... », écrivent-ils à l'auteur.

— Le même soir l'Académie Royale de Suède reçut en anglais le télégramme suivant : « *Immensely thankful, touched, proud, astonished, abashed.* — Pasternak ».

— Le 26 octobre, la PRAVDA publie un article extrêmement ordurier et insultant signé David Zaslavsky, dans lequel ce journaliste docile, cherche à salir et à dénigrer complètement le nom de Pasternak sans toutefois se donner la peine d'analyser l'œuvre de l'écrivain. Il l'identifie avec les courants oppositionnistes de l'URSS et même avec les révolutionnaires de Budapest (!).

— Le 27 octobre, une assemblée conjointe des Bureaux Exécutifs de l'Union des Ecrivains de l'URSS et de ses sections pour la RSFSR et pour Moscou déclare qu'étant donné « la dégradation morale et politique de B. Pasternak et sa trahison à l'égard du peuple soviétique, de l'œuvre socialiste, de la paix et du progrès... ils le privent du titre d'écrivain soviétique et l'excluent du nombre des membres de l'Union... »

— Le 29 octobre, à l'occasion d'une assemblée solennelle pour commémorer le 40e anniversaire de l'Union des Jeunesses Communistes (*Komsomol*), le premier secrétaire de cette organisation, Semistchastny, en présence de Khroustchev et des autres dirigeants du pays, accable Pasternak des plus furieuses injures et suggère de condamner l'écrivain à l'exil.

— Le même soir l'Académie Royale de Suède reçut un télégramme en français, dans lequel Pasternak se dit obligé de refuser d'accepter le Prix Nobel à la suite des réactions de la société dont il fait partie.

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

Pasternak déplore sa solitude, comme le témoignent les correspondants occidentaux. La grande solitude spirituelle est probablement le sort de tous les choisis ; mais cette solitude devient insupportable lorsqu'elle est accompagnée de pressions morales et physiques des autorités temporelles. Ce n'est donc plus cette solitude des sommets du génie humain dont parlait récemment le fameux auteur de *Sinukhé l'Egyptien*, Valtari, dans son discours à l'Académie des Sciences de Finlande.

La cause des persécutions dont souffre B. Pasternak actuellement se résume dans l'esprit même de l'art de cet écrivain et dans son attitude clairement déterminée à l'égard de la morale humaine qu'il oppose nettement à toute morale de classe ; elle réside aussi dans son idée centrale de la grandeur du Christ à travers les siècles de toute l'histoire de l'humanité.

La même idée fut exprimée en pleine liberté par Valtari : « De tout le passé je n'ai retenu en moi que l'image du Christ... Je dirige mes regards vers la religion dont j'attends un miracle. Et toute notre génération perdue et égarée attend avec moi ce miracle ».

Mais dans *Le Dr Jivago* le héros principal ne se limite pas à opposer l'œuvre du Christ au matérialisme, à la cruauté et au service exclusif du temporel et du terrestre ; il parle aussi de la profondeur insondable de l'ancienne liturgie de saint Jacques, il parle de l'Immaculée Conception et de la Maternité. Tout le roman est tellement lumineux qu'il nous fait penser à une construction de cristal transparent tout inondé des rayons du soleil. B. Pasternak ne s'arrête pas à critiquer les défauts du régime actuel en URSS : la bureaucratie, les conditions de vie, le dirigisme du parti, etc., comme le fit V. Doudintsev dans son fameux roman *Non seulement de pain*. B. Pasternak est objectif dans ses descriptions de la réalité et de toutes les difficultés passagères, des conditions de sa vie dans ce pays ; même ses souffrances et peines n'excitent point de haine, ni de colère, ni même de répugnance en lui. Il n'y a pas dans son roman la combativité de Doudintsev. Mais le livre de Pasternak est un véritable acte d'accusation contre les étrangleurs de la Vérité, de la Liberté et de la Foi. Les poésies prêtées par Pasternak au héros de son roman, le Dr Yuri Jivago sur *Le Jardin de Gethsémani*, *Marie Madeleine*, *Le figuier stérile*, *l'Etoile*, la *Nativité* et sur *Marie*, à elles seules sont autant d'expressions d'adoration de l'Evangile et en même temps autant d'actes de communion du lecteur avec le monde de la Foi et de l'Esprit pur, de la Vérité, de la Vie sainte et en définitive avec le Christ Lui-même.

*Je suis seul. Tout sombre dans l'hypocrisie.
Vivre une vie n'est pas traverser un champ.*

conclut-il l'une de ses poésies dans le roman. Il est naturel que ceux qui construisent leur vie et toute la société humaine sur l'athéisme militant, sur le capitalisme de l'Etat et sur l'autocratie du parti politique, ne pouvaient tolérer un livre comme *Le Dr Jivago*. L'attribution du Prix Nobel ne fut qu'une cause externe du déclenchement de la campagne de haine et de répressions contre ce créateur génial d'une œuvre non socialiste mais libre, une œuvre de l'art pur, de l'art de la transfiguration du monde par l'amour et la charité.

Edward Crankshaw nous rappelle à propos des collègues de Pasternak des paroles ardentes mais tristes prononcées par Tchekov et répétées par Maxim Gorky :

« Vous vivez mal, mes amis. Il est honteux de vivre ainsi... Comment se peut-il qu'ils rabaisent l'homme à l'état sauvage, qu'ils condamnent aux ténèbres un collègue dont ils connaissent le génie ?... »

Mais l'historien français Hyppolite Taine nous explique encore mieux les raisons des tragédies comme celle de Pasternak lorsqu'il dit qu'à défaut de la foi chrétienne, on assiste à la dégradation des hommes instruits et des classes entières en bêtes féroces.

R. V. P.

THE SLAVIC ONOMASTICS AT THE 6th INTERNATIONAL CONGRESS OF ONOMASTIC SCIENCES

The sixth International Congress of Onomastic Sciences was held Aug. 24-28th, 1958 in Munich, West Germany, under the patronage of West German president Dr. Theodor Heuss and the prime minister of Bavaria, Dr. H. Seidel.

Over 500 scholars representing various countries including Canada, the U.S.A., U.K., France, Italy, Spain, Turkey, Greece, Rumania, Poland, Germany, Sweden, Norway, and others, gathered at the University of Munich to report on the progress of the research of place and personal names in their respective countries and to discuss the methods of onomastic research.

Several papers were read, a study trip was arranged to Augsburg, state and university receptions were given. An exhibition of the recent onomastic literature was arranged. Canadian scholarship was represented by Prof. J. B. Rudnycky, University of Manitoba, president of the Canadian Linguistic Association. He read a paper on "Anthroponymic changes in Canada and the U. S." and chaired two sessions of the Congress.

The American onomastics was represented by the following members of the American Name Society : J. B. Rudnycky (first vice-president of ANS), E. C. Smith (Evanston, Ill.), D. Georgakas (North Dakota University), E. Pulgram (University of Michigan), A. Senn (University of Pennsylvania).

At the final election of delegates to the International Centre of Onomastic Sciences at UNESCO, Prof. Rudnycky was elected Canadian delegate to this international body. His trip was sponsored by the Canada Council in Ottawa and the UNESCO in Paris. It was decided to hold the next onomastic Congresses in Florence, Italy in 1961, and in London, England, in 1964.

The following Slavistic papers were read and discussed : Plenary sessions : Aug. 25th : E. Schwartz (Erlangen) : *Deutschslavische Namenbeziehungen von der Ostsee bis zur Adria* ; Aug. 26th : M. Vasmer (Berlin) : *Die russische* (= Eastern Slavic, JBR) *Kolonisation im Spiegel der Ortsnamen*. Sectional sessions : Aug. 26th : E. Petrovici (Cluj, Rumania) : *Les hydronymes slaves en Roumanie* ; J. B. Rudnycky : *Slavic Surnames in Canada and the U. S. A.* ; G. Nandris (London, England) : *The Context Study of Onomastics and Typonyms* ; Fr. Bezljaj (Ljubljana, Yugoslavia) : *Die voroslavischen Schichten im slovenischen Namen- und Wortschatz* ; M. Hraste : *Ubernamen an der Ostküste der Adria*. Aug. 27th ; R. Fisher (Arnstadt, Germany) : *Familiennamen der Lausitz* ; M. Meskank (Bautzen, Lusatia) : *Der Stand der sorbischen Onomatologie* ; S. A. Wolf : *Ethnisch-historische Probleme im Polabengebiet westlich der Elbe im Spiegel der Orts-, Flur- und Familiennamen*.

A special meeting of the Subcommittee on Cyrillic Transliteration of Names at the International Centre of Onomastic Sciences in Louvain, Belgium, was held on August 28th. It was composed of the following members : M. Vasmer (Berlin), Chairman ; H. J. van de Wijer (Louvain, Belgium) ; J. B. Rudnycky (Winnipeg, Canada) ; E. Dickenmann (Bern, Switzerland) ; H. Nakonetschna (Munich, Germany) ; R. Richhardt (Berlin, Germany) ; as members. It was decided to recommend the international Slavistic transliteration (as used e.g. in SEES) for the general use in the World.

J. B. RUDNYCKY,
University of Manitoba

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Grand Chancelier : Son Eminence le Cardinal PAUL-EMILE LÉGER
Recteur : Mgt IRÉNÉE LUSSIER, P.D., L.Th., L.Ph.

Faculté des Lettres

Doyen : Chanoine ARTHUR SIDELEAU, L.ès L., lauréat de l'Académie française

CENTRE D'ÉTUDES SLAVES

Directeur : THÉODORE F. DOMARADZKI, L.Ph., Dipl.Sc.Pol., D.ès L.

Adjoint au Directeur :
ÉMILE B. WALTER

Secrétaire :
MIECZYSLAW NAWOJSKI

Bibliothécaire :
CASIMIR ROWICKI

Fondé en 1948, le Centre d'Études Slaves comprend cinq sections d'enseignement supérieur : POLONAISE (M. Domaradzki), RUSSE ET SOVIÉTOLOGIQUE (M. Arseniev, substitués : MM. Pletnev et K.-R.-Zubkowski), UKRAINIENNE (M. l'abbé Zalesky, substitut : M. Fediw), SLAVE MERIDIONALE (M. Lalich), EST-EUROPEENNE, comprenant les pays non-slaves (M. Walter, substitut : M. Radwanski).

Le Centre d'Études Slaves prépare les candidats aux certificats, diplômes et grades suivants : baccalauréat ès arts en slavistique, certificats d'études supérieures, diplômes d'études slaves, licence ès lettres, doctorat ès lettres, maîtrise ès arts, doctorat (Ph.D.).

Les candidats aux grades de M.A., D.ès L. et Ph.D. peuvent se spécialiser dans les disciplines suivantes : études tchèques (M. Stauber, subst. : M. Skvor), slovaques (M. Kirschbaum), estoniennes (M. Kurlents), hongroises, lituanienes ainsi que d'autres études régionales.

Les cours pré-universitaires conduisant au B.A. en slavistique sont groupés de façon à permettre aux étudiants d'obtenir ce grade avec mention en : études russes ; études soviéto-logiques ; études polonaises ; études ukrainiennes ; études yougoslaves ; philologie slave et études est-européennes.

Les COURS DE VACANCES EN SLAVISTIQUE ET ETUDES EST-EURO-PEENNES ont lieu chaque année entre le 2 juillet et le 14 août.

Les recherches scientifiques faites dans les différents domaines mentionnés ci-dessus se poursuivent dans le cadre de l'INSTITUT DE RECHERCHES SUR L'EUROPE CEN-TRALE ET ORIENTALE, dirigé également par le professeur Domaradzki.

Pour d'autres détails concernant les cours supérieurs et pré-universitaires ainsi que les recherches en slavistique et études est-européennes, s'adresser au Secrétaire du Centre d'Études Slaves, Université de Montréal, Case Postale 6128 (Tél. REgent 3-9951, post 224), Montréal, P. Q., Canada.

DEPARTMENT OF SLAVIC STUDIES

The Department of Slavic Studies offers courses in Slavistics and East-European studies in the following subjects : literature, history, civilization, institutions, ethnography, folklore, philology, political and social studies as well as Slavic and East European languages. Students have the choice of courses in French, English or in Slavic or East European languages ; they may also choose day and evening courses.

Candidates to the B.A. in Slavistics may specialize in the following fields : a) Russian studies ; b) studies of the Eastern Slavs (Honors in Ukrainian studies) ; c) Polish studies and studies of the Western Slavs (Honors in Polish studies) ; d) studies of the Southern Slavs (Honors in Yugoslav studies) ; e) Slavic philology and East European studies ; f) sovietology.

Candidates to the M.A. and Ph.D. degrees may continue their studies in the above specializations. They may write their theses also in the field of Czech, Slovak, Greek, Hungarian and Baltic studies.

The SUMMER SESSION takes place every year between July 2nd and August 14th.

Research work is being carried on in the RESEARCH INSTITUTE FOR CENTRAL AND EASTERN EUROPE by professors of the Department and other scholars from different Canadian and foreign institutions.

For further details of graduate and undergraduate courses as well as research in Slavistic and East European studies, write to the Secretary of the Department of Slavic Studies, University of Montreal, P. O. Box 6128 (Tel. REgent 3-9951, local 224), Montreal, P. Q., Canada.

